JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

114

30 septembre 2006
paraît cinq à six fois par an
vingtième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Switzerland According To Feldschlösschen

Les secrets de la cohésion helvétique

À chaque visite du site de «la bière la plus appréciée en Suisse», un bandeau imitant une plaquette rivetée propose de porter un toast à une invention ou à une particularité suisse. Ces toasts, qui s'affichent de façon aléatoire, changent également chaque fois qu'on réinitialise le site. Ce que j'ai fait pendant une heure dans chacune des trois langues proposées, mais avec le secours de bières belges pour éviter qu'on me soupçonne de faire de la publicité pour l'insipide bière du Châtelet des Champs. J'ai réussi non seulement à épuiser une Leffe, une Barbar et une Kwak, mais toutes les possibilités. La preuve? En fixant comme des stéréogrammes la mosaïque des valeurs helvétiques ci-dessous, vous verrez apparaître l'image en relief de l'unité nationale!

Les 6 valeurs que partagent tous les Suisses

den Kompromiss	AU COMPROMIS	al compromesso
die Zauberformel	À LA FORMULE MAGIQUE	alla formula magica
DEN SPARSCHÄLER	À L'ÉPLUCHEUR	AL PELAPATATE
die Autobahnvignette	*à la vignette autoroutière*	alla vignetta autostradale
den Reissverschluss	*à la fermeture éclair*	alla cerniera lampo
das Halbtax-Abo	*à l'abonnement demi-tarif*	*al metà-prezzo*

Les 6 valeurs que partagent les Alémaniques et les Romands

die Pünktlichkeit	*à la Ponctualité!*
DIE BIELLMANN-PIROUETTE	à la pirouette Biellmann
33 JAHRE GRANNY-SMITH IN DER SCHWEIZ	AUX 33 ANS DE GRANNY SMITH EN SUISSE
den Waschtag	AU JOUR DE LESSIVE
DAS RACLETTE-ÖFELI	*au four de raclette*
die zweite Säule	aux deuxième pilier

La valeur que partagent les Alémaniques et les Italophones

32 Jahre Frauenstimmrecht	*a 32 anni di voto alle donne*

La valeur que partagent les Romands et les Italophones

AUX DEMI-CANTONS	ai semicantoni

Les valeurs que partagent les Alémaniques entre eux

auf den Frühlingsputz!	DAS WELSCHLANDJAHR	DIE METZGETE
den Fleischvogel	die Rössli-Stumpen	das 10 vor 10
das Znüni	DAS KUMULIEREN UND PANASCHIEREN	das Willisauer Ringli
DEN CLOSOMAT	DAS GOLDVRENELI	DIE ERFINDUNG DES OBE-ABE JASS

Les valeurs que partagent les Romands entre eux

au bouillon cube	AU SAUCISSON VAUDOIS	À PLUS DE 800 TUNNELS
au jass	au bricelet	

Les valeurs que partagent les Italophones entre eux

ai sigari di Brissago	*alla Swissminiatur*	*al boccalino*

N.B.: L'opposition de casse n'est pas significative. La même valeur apparaît tantôt en majuscules, tantôt en minuscules. ***Sch.***

Devenir la cité des bulles

Un festival de BD se cache dans le paysage, saurez-vous le découvrir ?

TOUT s'use, même les réputations les plus solides. Ainsi il apparaît chaque jour davantage que la rutilante façade olympique de Lausanne, la «ville aux cinq-zanneaux», s'est au fil des affaires de corruption et de dopage entachant l'œuvre du baron de Coubertin passablement lézardée, voire çà et là dégradée. Dans les vastes combles de l'Hôtel de Ville, la *special brain force* de la Municipalité a concocté depuis deux ans un programme complet et cohérent de rénovation lourde de son image. C'est dans les cases et au moyen de bulles remplies de points d'exclamation que s'exprime l'avenir de la métropole vaudoise. ***(Suite en page 7)***

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1018 Lausanne 18
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
lA broutille de service
Charles Chopin
Adrien Guignard
Heidel Kirnberg
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
Line Naphta
Claude Pahud
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Johnny Seara
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Maud Zart

Faits de société

Nette diminution des comportements à risques

Le Courrier, 22 juin 2006

«Mais également elle commet toujours autant de fautes, elle dont le mental n'est véritablement pas à la hauteur du psychisme.»
Jean-Jacques Besseaud, en direct de Roland-Garros, supra RSR-La Première, 2 juin 2006, vers 12h00

«L'œuvre s'intègre en fait dans un ensemble de trois aquarelles montrant le Rigi à différentes heures de la journée, malheureusement ces trois tableaux ont été dispersés aux quatre coins de la planète.»
Catherine Illic, correspondante à Londres, supra RSR-La Première, 6 juin 2006, vers 6h00

«Certes, le débat démocratique est toujours bénéfique. Mais il l'aurait vraiment été s'il avait été plus serein, si on ne s'était pas autant tiré dans les pattes, si certains arguments n'avaient pas frisé l'honnêteté intellectuelle.»
Yves Merz, commentateur et moraliste, in *La Côte*, 22 mai 2006

«J'espère pour ma part que ce sera ce visage-là que retiendra la population de notre pays: le visage de ce Parlement qui a des fils à la patte.»
Josef Zysiadis, député fédéral tout à gauche, au Conseil national, 8 mai 2006

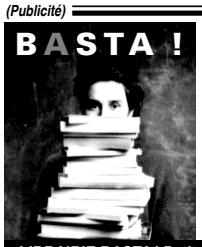
«Football champagne ce soir avec le choc Hollande-Pays-Bas…»
Laurent Bastardoz, stratégiste sportif, supra TSR1, 21 juin 2006, vers 12h45

«Je suis l'évêque, le père, le contact avec mes filles et mes fils me procure un grand plaisir.»
Mgr Genoud, qui aime les faire sauter sur ses éponymes, in *Le Courrier*, 29 avril 2006

«Des mesures qui doivent permettre de cerner le comportement sexuel de l'animal, le nœud supposé du problème, et d'améliorer ainsi la gestion de l'espèce sur le plan national.»
E. B., des Diablerets, in *24 Heures*, 20 avril 2006

«…Akhenaton possède une plume que peu ne sauraient lui contester. Imprégné de différentes cultures, passant sans efforts de l'Égypte ancienne aux films noirs, Akhenaton est l'un des seuls à réécrire l'Histoire à coups de cimeterre et de vade-mecum. L'opératique Troie, collision parfaite entre mythe et actualité soutenue par des chœurs souverains, érige le rappeur en Achille moderne.»
Jean-Frédéric Debétaz, chroniqueur syncopé, in *24 Heures*, 17 mars 2006

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Un débat escamoté

Je suis déçu. Je pensais que votre publication était la dernière plate-forme vivante des débats nourris en Suisse romande, le seul espace où la liberté de parole n'était pas phagocytée par les intérêts du vulgaire argent, or quoi? Suite à ma récente et provocante déclaration stipulant que les bouchons vaudois étaient enterrés et que ce petit monsieur Sauer-Suess ferait bien de se mettre à la cassata sicilienne, et bien? Silence radio. Pas de contre-argumentation, pas d'historique du bouchon, pas de sociologie du Vaudois, rien. Les temps sont vraiment moroses, les jeunes ne savent plus réagir, c'est triste.

Raymond Marengo,
de par ici

Question piège

Occupé en ce moment à traduire du français en allemand les mémoires d'un fabricant de bouchon vaudois pour le compte d'un grand discounter d'outre-Rhin, j'ai une petite question de professionnel à poser à M. Suillot, traducteur du feuilleton *Le cale-palme*. C'est à propos de l'occurrence récurrente du «pas», rythmant en finale les phrases de Potterat, (exemple: *«…et que tu as déjà vu avant-hier sur la place de la Riponne, pas.»*). Comment figurait donc cette occurrence dans le texte original allemand, m'interrogé-je?

Donner Sparaldi,
de par-là

Si notre lecteur se donnait la peine de relire le feuilleton depuis le début à chaque nouvelle livraison, il aurait fini par découvrir cette mention (Note du traducteur, in *La Distinction*, n° 75, 20 novembre 2000): *«Bon connaisseur de la langue de Voltaire, l'auteur avait émaillé son texte d'expressions françaises et d'helvétismes: dans le but de faciliter la lecture, j'ai renoncé à les mettre en évidence par des notes ou de l'italique.»* [*C. S.*]

Coupure dans le texte

Dans votre dernière édition, le passionnant article consacré à *Murena* (premier cycle) se terminait de façon quelque peu abrupte, comme la vie des empereurs romains concernés d'ailleurs. Le passage en question, *«La lecture de l'intégrale permet aussi de mieux percevoir le rôle des couleurs, puisque différent coloristes ont collaboré avec Delaby. Celui du deuxième épisode, André Benn, emporte de…»*, était-il suivi de *«…sa formation aux Beaux-Arts la passion dégoulinante de la craie grasse»*, ou de *«…toute évidence le record du gribouillage infantile»*, ou encore de *«…haute lutte un Alfred de papier mâché au prochain festival d'Angoulême»*? Je reste avide de connaître la suite.

Alphonse Minet,
d'Incognito-City

En réalité, l'article se terminait par *«…loin la palme, avec son sens du relief, ses séquences en sépia et sa touche légère. Bref, c'est beau comme le* Gladiator *de Ridley Scott, mais sans le message politique ni les travellings.»* Toutes nos excuses à nos lecteurs pour cette nouvelle défaillance de nos metteurs en page. [*Réd.*]

À nos braves et fidèles lecteurs

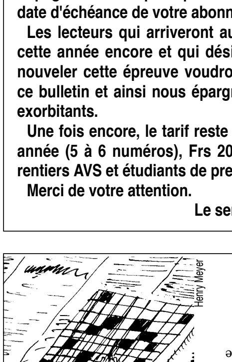
Vous devriez trouver dans ce numéro un bulletin de versement de couleur rosâtre. L'étiquette de la première page devrait en principe vous indiquer clairement la date d'échéance de votre abonnement.

Les lecteurs qui arriveront au bout de leur pensum cette année encore et qui désirent d'ores et déjà renouveler cette épreuve voudront bien faire usage de ce bulletin et ainsi nous épargner des frais de rappel exorbitants.

Une fois encore, le tarif reste inchangé: Frs 25.– par année (5 à 6 numéros), Frs 20.– pour les chômeurs, rentiers AVS et étudiants de première année.

Merci de votre attention.

Le service des abonnements



Solution des mots croisés de la page 11

De gauche à droite
1. fox-terrier – 2. idiotie – no – 3. fémur – actu – 4. ETER (éther) – art – 5. yen – sablai – 6. fic – plein – 7. ive – SPO – ni – 8. fi – étonnée – 9. trimardeur – 10. yaourtière

De haut en bas
1. fifty-fifty – 2. ode – Elvira – 3. ximénie – Io – 4. tout – ému – 5. êtres – star – 6. ri – rapport – 7. réa – blondi – 8. calé – née – 9. entraîneur – 10. routinière

Le coin de lA broutille de service

Le supporteur

Le diable loge dans les détails, c'est bien connu. Porté sur les bagatelles, il s'amuse de nos existences frivoles. C'est que souvent, tout entier tourné vers soi-même, chacun est préoccupé de broutilles. Nos rêves eux-mêmes sont de pacotille. Pourvu que ça brille. C'est ainsi que le supporteur de football plonge son âme dans les matchs comme il plongerait la main dans un coffret rempli de verroteries.

Satan, durant l'été, s'agrippe donc comme une tique au supporteur (qui ne s'y attend pas). Ahuri, tout abruti de bière et de lumière, l'imbécile rit. Il chante. Il meugle. Il blatère et déblatère. Il parle de Sepp Maier et de Sepp Blatter. Il bêle et se fait tondre. Il se prend pour un rebelle et vitupère du poing. Il vocifère, il tuerait sa mère.

Mais lorsque d'une superbe reprise de volée acrobatique le but est marqué par les rouges, c'est tout à coup un collier aux reflets de rubis qu'il porte au cou. Puis une action du latéral envoie de la gauche un centre tendu qui est repris de la tête et rebondit sur la transversale! C'est une grosse bague écarlate qu'il peut mettre à son doigt.

À la mi-temps, béatifiant et bêtifiant, il brille de mille feux pourpres, lourd des bijoux de la victoire annoncée. L'héroïsme ne lui est pas étranger. Il aime sa mère à nouveau. Il se sent prêt à être adulé, admiré, adoré. Il s'aime à nouveau et aime à nouveau le monde.

*

Tout imprégné de la musique des sphères et de quelques bières, fou de bonheur sous le soleil qui l'écrase, il hurle à l'unisson pour saluer la réapparition céleste des joueurs sur le terrain. Le combat des anges va reprendre.

Rapidement, les blancs égalisent. Que fait l'arbitre? Doute et fureur. Le ver est dans le ballon. Plus rien ne tourne rond. Ça commence à sentir le vinaigre. Le supporteur rouge est chauffé à blanc. Il souffre dans la colère. Il se transforme en soufrière - et toujours rien pour se repoudrer.

Même s'il ne rit plus, ne faites pas une farce au supporteur en train de perdre la face: ce serait se propulser sur la face Nord de l'Eiger alors qu'une dépression s'y abat à coups de grêlons.

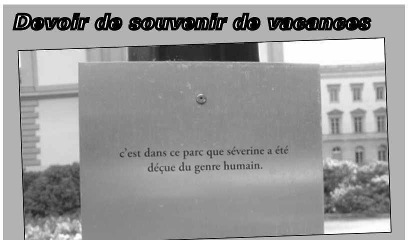
Le match tire à sa fin, lorsque le numéro neuf blanc tire soudain au but. Le ballon s'envole comme un cygne lentement, puis accélère et redescend à une vitesse vertigineuse –comme un faucon fondant sur sa proie. Le stade retient son souffle. Le gardien s'est penché pour accueillir cet ami dans ses bras, juste après ce qui sera son rebond. Sur huit mille quatre cents mètres carrés, la pelouse est parfaitement plane, mais au moment où le ballon touche le sol, une bosse insoupçonnée (une broutille de service) modifie sa trajectoire, le déroutant vers le fond des filets.

*

Bouche bée, il me faut quelques secondes pour m'en rendre compte: on a gagné! On est les meilleurs! On est, on est, on est les meilleurs! Je regarde l'autre avec son écharpe rouge. Il sanglote, la tête enfin baissée. Il n'est plus que l'ombre de moi-même.

lA broutille

Devoir de souvenir de vacances



Genève, parc des Bastions, été 2006

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à La Distinction et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, le *Colloque Lambiel*, prétendument paru aux éditions Faim de Siècle, était un faux manifeste, destiné à semer le trouble dans le monde académique valaisan. D'innombrables protestations, par courrier, par sms et par téléphone (là, on soupçonne l'intervention d'un imitateur), nous sont parvenues pour dénoncer ce sauvage règlement de comptes. Nous présentons à tous nos excuses et supplions la médiathèque de Sion de cesser ses rappels pour la commande de cet ouvrage.

LES ÉLUS LUS (LXXXII)

Pensums

«Bon, il me reste encore un petit problème à régler. Ça va bientôt commencer et tout le monde attend un soutien officiel. Fallait que ça tombe sur mon année présidentielle!

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Quand j'entends ces foules qui souhaitent en hurlant que mon pays en écrase un autre, j'en ai froid dans le dos. Peinturlurés aux couleurs du drapeau comme des Indiens sur le sentier de la guerre… Brandissant des canettes de bière comme des grenades à main…

Résumons. Il faut que j'encourage l'équipe nationale sans cautionner personnellement ces manifestations débiles. Donc:

1° Il faut que j'évite de parler à la première personne.

2° Il faut que je délègue mon "devoir d'encouragement" à une entité floue. Les Suisses, ça fera l'affaire. Seuls les supporters seront assez stupides pour penser que je parle au nom de toute la nation, moi y compris. Par ailleurs les femmes, qui en majorité n'apprécient pas l'atmosphère délétère des stades, ne devraient pas se sentir concernées, puisque je n'aurai pas dit «Suisses, Suissesses…» comme de Gaule disait «Français, Françaises…» et Desproges «Belges, Belges…»

3° Il faut que j'en fasse assez pour que ceux qui me connaissent se marrent, mais pas trop, pour que les sportifs ne se rendent pas compte que je me paie leur tête.

4° Il faut que je glisse l'idée qu'ils pourraient perdre. Peut-être que ça leur portera malheur et on en finirait plus vite avec ces scènes d'hystérie collective.

"Les Suisses seront avec vous et votre équipe, quoi qu'il advienne. En sueur, le cœur palpitant, ils croiseront les doigts pour leur équipe alors que quelques milliers de supporters donneront de la voix dans le stade même de Stuttgart, criant et chantant à tue-tête." (1)

Et voilà le travail. Je n'ai fait qu'annoncer ce qui se passera. Libre aux foules déchaînées d'y voir un encouragement. Mais personne ne pourra m'accuser de soutenir personnellement cet enthousiasme malsain.»

«Zut, j'aurais dû me méfier qu'en accordant une interview à *Migros Magazine* j'aurais *Coopération* sur le dos quinze jours après. Et pour la rubrique DIS-MOI CE QUE TU MANGES… Et la semaine prochaine ce sera DIS-MOI COMMENT TU PRIES… pour *Bonne Nouvelle* et DIS-MOI COMMENT TU BAISES… pour *Le Matin*. Pas un qui aurait l'idée de me demander ce que je pense. Alors cette fois, y en a marre, je m'en vais te leur clouer le bec, tout simplement en leur expliquant COMMENT JE NE MANGE PAS…!»

"Je mange uniquement le soir, mais depuis que je suis président de la Confédération, je dois fréquemment aussi déjeuner avec des invités de l'État dans l'intérêt de la nation. Un grand sacrifice pour notre patrie! La plupart du temps, je coupe simplement les aliments dans mon assiette et les déplace de gauche à droite." (2)

M. R.-G.

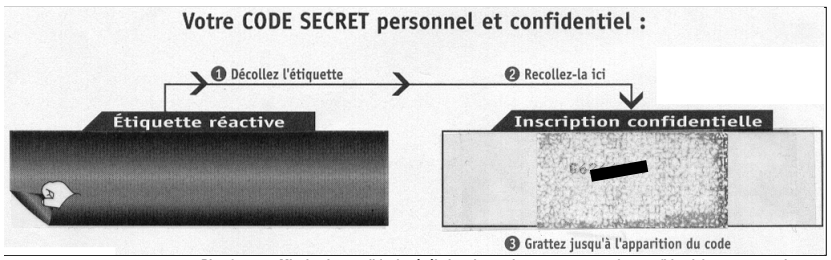
1) Extrait d'une lettre du président de la Confédération au sélectionneur de l'équipe nationale à la veille du mondial de foot en Allemagne, *Le Temps*, 1er juin 2006

2) Moritz Leuenberger, *Coopération*, 16 mai 2006

(À s'être farci depuis un moment…) Charles Chopin en route pour le Sépartistan.

La démocratie au risque de la technique

LA Confédération songe à instaurer des procédures «modernes» de participation des citoyens aux diverses votations et élections qui rythment l'année. Berne semble hésiter encore entre le SMS, le *chat* et le courriel. Des essais sont menés dans les cantons les plus acharnés à courir après la nouveauté. On se prépare donc à débattre des vertus (financières et médiatiques) et des inconvénients (isolement, surveillance, opacité) d'un nouveau mode de scrutin. Mais la démocratie étant d'abord une somme de détails très concrets, il vaut la peine de se demander *comment* ça marcherait. Merci à elle, la République française vient de nous offrir une expérimentation *in vivo* du vote électronique. Un témoignage exclusif d'une collaboratrice binationale de *La Distinction*.



Plus fort que *Mission Impossible*: la révélation du «code secret personnel et confidentiel» permettant de voter

Je me sens toute chose. Je viens de participer à l'élection des conseillers de l'«Assemblée des Français de l'étranger» (AFE), un comité Théodule, comme aurait dit l'autre, essentiellement chargé d'élire lui-même les sénateurs auquel ce corps électoral a droit. Élection indirecte donc, très indirecte.

Du Ministère des Affaires étrangères, le «Directeur des Français à l'étranger et des étrangers en France» (ou réciproquement, serait-on tenté d'ajouter) m'avait écrit début 2006 pour m'assurer de sa considération distinguée et me transmettre mon «numéro d'identification consulaire» (NUMIC), une série de 8 chiffres (bien entendu distincte du numéro de ma carte d'immatriculation consulaire, qui comprend également 8 chiffres) qui devait *«faciliter mes relations avec le consulat et me permettre d'effectuer certaines démarches par Internet»*. Le verso détaillait les étapes qui allaient jalonner ce Golgotha virtuel.

Mettons que cela m'a pris une bonne demi-heure pour décrypter le charabia.

La pré-inscription

Entre le 10 (0h00) et le 25 avril (12h00, heure de Paris), il me fallait accéder à «Electis», sur www.france.diplomatie.gouv.fr. Là, au moyen de mon NUMIC et de ma date de naissance, je devais manifester mon intention de voter par voie électronique. Curieusement, une procédure de secours par voie postale était mentionnée dès cette première étape. L'existence de ce plan B aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Toute à la joie d'avoir réussi l'opération, je n'y pris pourtant pas garde.

L'inscription

Dans les semaines qui suivirent, je reçus par poste un «identifiant personnel et confidentiel» (IPC), composé de 13 lettres, dont deux «x» et deux «y», et un «code secret personnel et confidentiel». Ce CSPC devait se révéler en détachant de la lettre une «étiquette réactive», puis en la recollant sur une zone grisâtre. Les instructions m'enjoignaient de gratter ensuite *«jusqu'à l'apparition du code»*. D'intenses efforts et l'emploi de divers instruments finirent par révéler, en gris sombre sur fond gris pâle, quelques minuscules signes pas vraiment nets, apparemment composés avec une imprimante matricielle datant des âges farouches de l'informatique. Contrairement à mes attentes, le courrier du Ministère n'entama pas son processus d'autodestruction dans les minutes qui suivirent. James Bond n'était pas mon cousin, et cette avalanche de codes (NUMIC, IPC, CSPC) allait me permettre… de «confirmer mon inscription».

J'avais entre le 30 mai (02h00) et le 6 juin (02h00, heure de Paris) pour m'inscrire valablement. Le 6 juin à 4h26, le «Chef du bureau des élections au Ministère des Affaires étrangères» me rappela ces délais par courrier électronique. J'obtempérai le jour même. Au bout de quelques écrans, il s'avéra que, sur mon honnête PowerBook G4 en système MacOS 10.4, *Firefox* (ex-*Netscape*), *Safari* (fourni par Apple) et même l'antique *Explorer* étaient incapables de faire tourner les applets Java et autres certificats de sécurité. Par acharnement civique, j'allais voir du côté d'autres navigateurs (*Camino*, *Shiira*, et j'en passe). Aussi improbable que cela paraisse, l'un d'eux (*Opera*, sans doute accoutumé aux cris de rage et aux concerts de larmes) me permit de m'inscrire. Compter deux heures trente.

Me parvint le lendemain, par mail, mon «mot de passe personnel et confidentiel» (MPPC), composé de huit lettres, dont «z» et «y». En outre, alertée par mes échecs répétés, l'«Assistance technique du vote des Français à l'étranger» me suggérait dans un autre message de *«télécharger la dernière version du plugin Java»*, de *«baisser le niveau de sécurité pour que le site soit accepté par votre navigateur»* et m'indiquait que *«les pare-feu, anti-virus et anti-spam posent également des problèmes pour le bon fonctionnement du système et les désactiver temporairement peut aider à les résoudre.»*

Trois jours après mon inscription, je reçus, venant de la même adresse électronique qui m'avait confirmé cette dernière, le «deuxième rappel» m'invitant à m'inscrire dans les délais, suivi d'une longue «résolution des problèmes techniques» que j'avais déjà résolus.

À nouveau trois jours plus tard, j'étais congratulée: *«Félicitations! Vous faites partie de nos compatriotes qui peuvent voter pour la 1ère fois par voie électronique. Ce mode de participation moderne répond à une demande de vos conseillers à l'AFE pour que vous puissiez participer aux scrutins quelle que soit la distance qui vous sépare des bureaux de vote.»* Ce renforcement positif me venait de «Français de Suisse – Liste soutenue par l'Union des Français de l'Étranger», un des mouvements en concurrence, qui semblait ainsi disposer des adresses électroniques des électeurs inscrits.

Les listes

Le consulat général de France m'avait adressé listes électorales et professions de foi. Célibataire, je reçus l'envoi. «Quelques milliers» de femmes mariées, à qui la lettre avait été expédiée sous leur nom de jeune fille, durent attendre un peu, le temps que la Poste suisse démontre une fois plus son incompétence en s'avérant incapable de deviner l'identité complète de la plupart d'entre elles. Le long message du consul précisait en outre la procédure du vote par correspondance, nécessitant l'emboîtage successif de trois enveloppes, qui m'étaient fournies. Comme si j'étais au bord de renoncer au scrutin électronique, moi la technolâtre!

Le vote enfin

Entre le 6 (09h00) et le 12 juin (14h00, heure de Paris), il me faut élire. Les étapes sont les suivantes:

1. S'identifier: l'IPC de 13 lettres doit s'inscrire dans trois rectangles de tailles différentes, le MPPC de 8 lettres dans deux cases de taille égale et ma date de naissance (jj-mm-aaaa) au moyen de menus déroulants, trop facile.

2. Voter: en choisissant une des cinq listes ou le vote blanc, puis en inscrivant le CSPC de 8 chiffres dans deux cases.

Tiens, le bouton «voter» n'apparaît pas. Ah oui, je suis bêtement repartie sur *Firefox*. Réinscription complète au moyen d'*Opera*, et le bouton apparaît. Clic. Refus du serveur, qui me rétorque que le CSPC ne correspond pas. C'est vrai que malgré, un long grattage, le premier signe hésite entre le «6», le «8», le «0» barré et le «G». Réinscription depuis le début, essai avec un CSPC modifié. Et vote!

Quelques minutes plus tard, le serveur du Ministère m'informait par courriel que j'avais voté, confirmation utile, retentissant comme le «a voté» de l'antique scrutateur.

Compter une bonne heure, au bénéfice de l'expérience acquise.

La polémique

Le lendemain, soit *après* que mon choix républicain irrévocable eut été effectué, la «liste pour le Rassemblement Républicain des Français de Suisse et Liechtenstein» tenait à me faire savoir par courrier électronique qu'elle déplorait que la communication de mon adresse électronique aux différentes listes en présence *«qui devait être utilisée comme un moyen de voter, vienne d'être dévoyée par la liste socialo-communiste en moyen de propagande illégale pour voter en sa faveur.»* Ces vertueux démocrates poussaient le paradoxe jusqu'au bout en dénonçant le délit qu'ils étaient eux-mêmes en train de perpétrer: *«Il est probable que les autres listes en feront autant, mais pas la nôtre par souci de ne pas pénétrer dans votre sphère privée comme de respecter strictement les règles d'interdiction de propagande (pas de site internet, pas d'envoi de revue ni de messages incitant à voter pour une liste particulière) auxquelles nous entendons continuer de nous conformer jusqu'aux élections du 18 juin 2006.»*

Ce n'est pourtant que vingt-quatre heures plus tard que je reçus un message de la liste «socialo-communiste». Intitulé *«Allez la France! Il faut marquer! Allez la gauche! Il faut voter!»*, il était signé, au nom des «Français de Suisse solidaires avec la gauche unie, Français à part entière!», par un candidat joignable à une adresse électronique officielle de l'administration communale lausannoise. La communication précisait que les listes électorales avaient été transmises aux candidats par les consulats généraux sur instruction du Ministère des Affaires étrangères.

***

L'expérience s'arrête là. Pour une élection sans importance à une assemblée apparemment vouée à être aux mains de la droite pour l'éternité, la complication a atteint à plusieurs reprises le niveau du cafouillage. On ose à peine imaginer les embrouilles auxquelles donnerait lieu l'an prochain l'élection présidentielle au suffrage universel électronique. Seules 1778 personnes (pour 84'984 électeurs inscrits) étaient parvenues à voter par Internet, alors qu'elles étaient, selon la liste de la gauche-plurielle-unie 5'547 à avoir manifesté leur intention d'utiliser ce canal et 2'560 à être parvenues à confirmer leur inscription.

Du point de vue de l'usagère, le bilan n'est pas meilleur: sans même mesurer le temps passé à rédiger le compte rendu de cette expérience aux limites de la démocratie, il paraît évident que l'aller-retour Lausanne-Genève, par train, voiture, bateau ou même en vélo, pour déposer mon bulletin dans l'urne du Consulat, aurait pris moins de temps.

L. N.

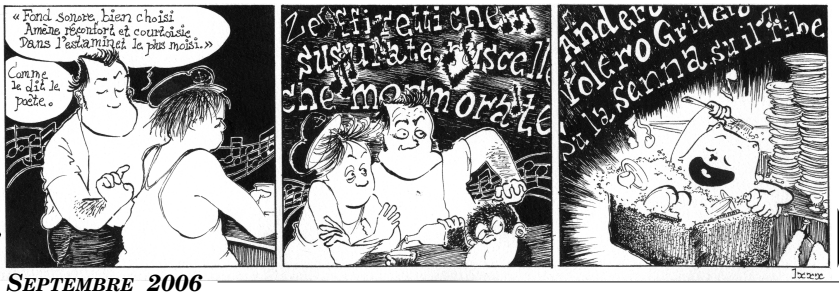
Un spectre politique bien étroit

Six listes se présentaient, intangibles car une seule rature entraînait la nullité du vote. Curieusement, toutes comportaient plus de candidats, parfois le triple, que de sièges à pourvoir, alors que *de facto* le «panachage» était prohibé. Comprenne qui peut.

1. «Rassemblement Républicain des Français de Suisse et Liechtenstein, la seule liste ayant reçu le soutien officiel des deux grands courants de l'UMP», avec à son programme la construction d'*«un grand lycée français à la sortie de Genève en direction de Lausanne»* et le développement d'une *«grande région lémanique de Genève à Bâle»*
2. «Français de Suisse, liste soutenue par l'Union des Français de l'Étranger», sous-titrée *«UMP liste officielle»*, comprenant dans son comité de soutien le *«Commandant de corps (Lt Gén.) Luc Fellay, commandant des Forces Terrestres de la Confédération»*, dont on découvre ainsi qu'il est dispensé du devoir de réserve pour les élections se déroulant hors de Suisse…
3. «Rassemblement des Français de Suisse, avec le soutien du *RFE Magazine*, appuyé par la majorité gouvernementale», et son slogan définitif: *«Le 18 juin, votez pour vous, votez pour le RFS.»*
4. «Liste UDF Français de Suisse et du Liechtenstein», la seule à s'orner du portrait d'un politicien résident en France, en l'occurrence François Bayrou.
5. «Perspectives nouvelles», avec pour tête de liste une *«ancienne présidente du Grand du Conseil de la République et canton de Genève»*.
6. «Français de Suisse solidaires – Avec la gauche unie, Français à part entière!», liste des socialistes, communistes, verts et radicaux de gauche français, soutenue par le PSS, le PST, les Verts, les socialistes espagnols et les démocrates de gauche italiens, ce qui en fait un prototype assez rare de participation helvétique à une élection européenne.

Au final, avec une participation de 14%, apparemment stable pour ce genre d'élections (contre 56% à la dernière présidentielle), les 6 sièges sur 155 dévolus au collège électoral helvéto-liechtensteinois (150'000 résidents) seront occupés par 1 élu de gauche, 4 élus se revendiquant de l'UMP et 1 élue se revendiquant d'elle-même.

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.



Le modèle finlandais

Arto Paasilinna
Prisonniers du paradis
Folio, 1998, 203 p., Frs 9.80

École parfaite, technologie de pointe, emploi socialo-flexible à toute épreuve : la Finlande montre la voie dans tous les domaines, si on en croit les gazettes. À l'exception toutefois de la confiserie, puisque la rumeur répète à l'envi que les Finnois n'ont pas inventé les bonbons Ricola. Ce n'est pas la première fois que ce pays obnubile les Suisses : en 1940 déjà, la droite helvétique, oubliant la Pologne, la Belgique, la France aux prises avec la Wehrmacht, s'était prise de passion pour ce petit pays qui résistait si courageusement à l'agression soviétique. Un dérivatif évident aux soucis de l'heure, avec pas mal de fantasmes projetés, il faut bien le dire.

En 1974, pour son deuxième roman, un an avant *Le lièvre de Vatanen*, l'impayable Arto Paasilinna avait imaginé qu'un accident d'avion amène sur une île du Pacifique un groupe de bûcherons finlandais en compagnie de quelques sages-femmes suédoises. La nature ne saurait résister longtemps à l'esprit positif de ces Scandinaves, qui, passé le désarroi de l'amerrissage forcé, parviennent à maîtriser flore et faune. Très vite, le territoire devient une sorte de Carélie extérieure, peuplée de chauds Lapons. Le premier conflit sera le fait de la minorité suédoise, qui proteste contre l'emploi exclusif de la langue finnoise, puis exige pour les défunts des funérailles selon le rite luthérien. Au troisième jour, une élection démocratique donne le pouvoir à une présidence collégiale (un médecin, une sage-femme et un journaliste), qui sera par la suite contrôlée par une assemblée générale hebdomadaire.

Au bout de quelques semaines, un centre de planning familial est mis sur pied, les hommes distillent en cachette au fond des bois un alcool de fruits tropicaux et construisent un sauna torride. Sont réinventés successivement la répartition des tâches, l'obligation du travail, le châtiment des déviants et particulièrement la répression de l'ivrognerie. Le résultat final est une société égalitaire hyperactive, sans monnaie et sans liens conjugaux, où règne une sorte d'État-providence intégral. À la fin, une partie des naufragés refusera de se rendre aux sauveteurs américains et de quitter l'île, tant elle leur convient avec ces quelques aménagements.

Évidemment, on est loin des rescapés ultra-combatifs de *Lost*, incarnations savamment dosées du *melting-pot* étasunien, qui, sous la conduite d'un héroïque médecin, affrontent les «autres», ces ennemis insaisissables et tout-puissants qui hantent l'île et menacent les héros de leurs stratagèmes maléfiques, souvent masqués derrière une nature foncièrement hostile. Le syndrome du 11 septembre déploie dans ce cas tous ses effets. Moins définitif, le roman de Paasilinna suggère quelques doutes sur la capacité des hommes du Grand Nord à s'adapter vraiment au reste du monde.

(J.-F. B.)

La légende hilarante des siècles

L'Histoire comme terrain de jeu

DANS une production romanesque française encombrée par l'envahissante autofiction, il arrive qu'on découvre, comme une pépite dans la boue, comme une information au détour d'un téléjournal, un bon récit, drôle et vivant, dont l'auteur ne semble pas ignorer que le monde existe encore autour de lui, voire qu'il a existé avant lui. Frédéric Cathala est de ceux-là.

La grande guerre

Au milieu de la folie ambiante, à quoi sert la raison ? Tel est le thème du *Théorème de Roitelet*. En cette année 1917, le héros du roman, mathématicien pur, colonel au «Bureau des Calculs», compile toutes les statistiques de l'armée française afin d'établir le «théorème de la victoire» qui propulsera l'armée française aux portes de Berlin en quelques semaines. À la manière du syndic de Lausanne, il avale chiffres de production, horaires de chemin de fer, listes des pertes qu'il régurgite en formules que personne ne comprend. *«Le hasard n'existe pas, c'est juste une équation mal posée.»* décrète un de ses adjoints.

Bien sûr, les choses et surtout les hommes lui imposeront quelques accommodements avec la réalité… Quand les poilus réclament des bandes molletières pour calfater les abris et des échelles d'assaut pour en faire du bois de chauffage, les statisticiens interprètent leurs commandes comme la preuve irréfutable de leur combativité et de leur désir de partir à l'attaque. L'obligation de produire des rapports d'écoute entraîne la rédaction de faux messages ennemis qui à leur tour empêchent le décryptage des vrais. Et ainsi de suite, à chaque étape, la course au pire s'accélère.

Rythme, humour grinçant, situations grotesques, tout est fait pour entraîner le lecteur ahuri des tranchées aux bureaux d'Etat-Major, des spéculateurs aux espions, de la bêtise à la cruauté. On finit bien par se douter que ces chapitres décousus en viendront à s'assembler, et la chute, qui rappelle, en plus immoral, la petite communauté reconstruite par Candide au bord de la Propontide, se savoure d'autant plus.

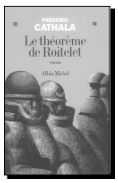
Avec ses personnages invraisemblables, sa hargne antimilitariste et son érudition aussi impressionnante que joyeuse (il établit une étymologie pour *biroute* dont le Robert ignore tout), ses itérations incantatoires de clichés ridicules (le *feu roulant* de Nivelle), Frédéric Cathala réussit à faire passer en littérature un peu du souffle qui anime les albums que Tardi a consacrés au suicide de la «Belle époque».

La grande Terreur

C'est également durant une période à laquelle nul ne saurait échapper au long de sa scolarité que se déroule *Les mille mots du citoyen Morille Marmouset*. Secrétaire de Fouquier-Tinville au Tribunal révolutionnaire, Marmouset est un robespierriste fanatique, qui a renoncé au prénom ci-devant chrétien que lui donnèrent ses parents pour adopter celui, mycologique, qui correspond au calendrier révolutionnaire. Il pousse la ferveur jacobine jusqu'à utiliser le système horaire décimal que personne ne comprend dans l'Hexagone. Sur fond de guillotine fonctionnant à plein régime et de suspicion généralisée, Moriset, cet âne, s'est lancé dans la rédaction de l'œuvre qui doit achever la disparition de l'Ancien Régime : une grammaire révolutionnaire. Suivant la Convention qui avait *interdit* les mots «sire» et «majesté» (décret du 5 octobre 1791), épurant le lexique, traquant l'obscurantisme des synonymes et des métaphores, réinventant l'ordre alphabétique, il s'est donné pour mission de régénérer la Nation puis l'Humanité tout entière par le langage…

Certes, les sans-culottes y apparaissent sans exception comme des brutes épaisses, avides et alcoolisées, abruties par les discours ineptes de semi-intellectuels enfiévrés : la vision d'ensemble rappelle les ouvrages de François Furet. Mais un Furet saisi par le démon du burlesque. Les rebondissements innombrables, les apparitions fulgurantes de personnages hauts en couleur, le maniement virtuose du style d'époque, les astuces et les clins d'œil de l'auteur font de la lecture de ce roman un moment de pur bonheur.

J.-F. B.



Frédéric Cathala
Le théorème de Roitelet
Albin Michel, août 2004, 439 p., Frs 43.70

Frédéric Cathala
Les mille mots du citoyen Morille Marmouset
Albin Michel, janvier 2006, 405 p., Frs 43.70

Comment fabriquer un best-seller?

To be or not to be un chevalier errant?

DAN Brown… Marc Lévy… Anna Gavalda… Voilà des écrivains qui ont réussi, grâce à l'immuable recette du cake quatre-quarts : personnages bien enfarinés, du beurre pour faire glisser les platitudes, du sucre pour l'émotion rapide et les œufs, mais seulement dans certaines scènes. Tout cela donne des écrivains très très riches et beaucoup d'écrivains très très envieux. John Glenn, homme à tout faire dans une grande librairie de Liverpool, en faisait partie. Méditant sur le succès de ces illustres pâtissiers, sa grande idée lui vint tandis qu'il affichait pour la promo de Noël la liste des plus grands chefs-d'œuvre de tous les temps.

En première et deuxième position : *Hamlet* et *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Pourquoi ne pas écrire un roman reprenant les ingrédients les plus riches de ces deux-là ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Le prince Hamlet, l'esprit égaré par l'odieux crime familial, se met à lire trop de romans policiers. Il grimpe sur son cheval et, suivi de son ami Horatio, sur un âne *of course*, parcourt le Danemark avec pour mission d'enquêter sur les crimes non élucidés du royaume. Les quiproquos, les faux coupables convaincus et les vrais indices négligés foisonnent dans ce récit au style enlevé. *«S'il en était autrement, dit Hamlet, ce serait écrire des mensonges et non des vérités. Et les historiens qui se permettent de mentir, comme ceux qui écrivirent que mon père était mort naturellement alors que l'infâme Claudius lui versa du poison dans l'oreille, devraient être brûlés, au même titre que les faux-monnayeurs. Oui ce sont des faces de guimauve, ajouta Horatio, qui ne feraient pas la différence entre un chou et une rave.»*

Mais au-delà de la farce comique, ce désir de trouver des coupables coûte que coûte est un écho poignant à la tragédie personnelle d'Hamlet, toutes les enquêtes ne faisant que tourner autour de l'enquête manquante et de la catharsis qui le libérerait, mais on ne vous raconte pas la fin !

Pour info : ce roman a connu un grand succès dans les pays anglo-saxons dès sa sortie et sa récente traduction en français emprunte le même chemin ! Autre info : sur la liste de la librairie figuraient en 3e et 4e place *Les souffrances du jeune Werther* et *Moby Dick*. À vos plumes !

M. Z.

John Glenn
L'ingénieux prince Hamlet du Danemark
Seuil, 2006, 350 p., Frs 36.10

Presse sans valeur

«Le Matin bleu» énonce clairement son contenu

Station TSOL de la gare de Renens, 2 août 2006

Charles Chopin en route pour le Séparistan.

Comment fabriquer un best-seller?

Voyage avec un enfant dans les jardins du poème

YOU too, my mother, read my rhymes / For love and unforgotten times, / And you may chance to hear once more / The little feet along the floor.

Dans cette adresse à sa mère, tout le projet de Stevenson: par la grâce d'une écriture simple, ouvrir une fenêtre qui permette à l'enfant devenu grand de réentendre *le trottinement des petits pas sur le plancher*, de revivre *«les impressions du jeune âge»*, comme l'exprime Jean-Pierre Naugrette, traducteur et postfacier du recueil. Constitué d'une soixantaine de poèmes, celui-ci parut pour la première fois en 1885, soit entre *L'Île au trésor* (1883) et *L'étrange cas du Dr Jekyll et Mr Hyde* (1886). Stevenson avait alors 35 ans et tentait de soigner crises de sciatique, insomnies, hémorragies et troubles ophtalmiques dans son chalet d'Hyères et dans le noir. Cette situation n'était pas sans lui rappeler ses jeunes années, qu'il avait passées en grande partie au lit et dans le noir aussi. Fiévreux, en proie à des cauchemars mi-éveillés qui voyaient les ombres de la chambre prendre vie, souffrant mille maux, il ne trouvait réconfort que dans les récits que lui racontait sa chère nurse Cummy, dédicataire du recueil. De cet imaginaire immobile l'auteur tire des poèmes tels que *Voyage*:

J'aimerais me lever, m'en aller / Dans le pays des pommes d'or; / Où, sous un autre ciel / S'ancrent des îles à perroquets…

Ou *Mon lit est un bateau*:

Mon lit est comme un p'tit bateau; / Nurse m'aide à y embarquer; / Elle m'aide à enfiler mon ciré / Et dans le noir me met à flot…

Parfois quittant Édimbourg, l'enfant malade allait se récréer à la campagne chez son grand-père, en compagnie d'autres enfants. Dans l'évocation de ces moments de gaieté et de grand air, l'observateur sérieux conserve ses préoccupations enfantines:

Le jardinier / Le jardinier il aime pas causer / Il m'oblige à rester dans l'allée; / Une fois ses outils bien rangés, / Il ferme la porte et prend la clé…

La vache / La gentille vache rouge et blanc / De tout mon cœur je l'aime: / Elle fait tout pour me donner de la crème, / À manger avec de la tarte aux pommes…

»Ce délicieux petit livre de poèmes, écrivit Henry James à sa sortie, *célèbre du début à la fin la faculté de l'enfance à dépeindre, à personnifier, à dramatiser, la vie envisagée au niveau de la nursery»*. On s'en convaincra encore avec *Les jupes de Tatie*:

Chaque fois que se déplace Tatie, / Ses jupes émettent un curieux bruit. / Elles traînent sur le plancher à sa suite, / Et s'éclipsent pas la porte ensuite.

Ou lorsque l'enfant s'interroge sur les grandes questions de la vie:

Heureuse pensée / Des choses et des choses, le monde en a des tas. / Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux comme des rois?

Le recueil présente le texte original et sa traduction à côté. Jean-Pierre Naugrette, s'il est un grand connaisseur de Stevenson et que sa postface est excellente, n'est hélas pas un grand traducteur. Cherchant la rime ou l'assonance à tout prix, il traduira «cup» par «timbale», un terme trop recherché pour un univers d'enfant. Par deux fois il rend l'idée de fierté grâce à Artaban, ce qui détonne fortement dans un jardin anglais! Il traduit parfois «child» par «marmot» ou «bambin», mais ces reprises trop familières sonnent faux. De même, il écrit «encore» «encor», licence poétique inopportune dans ce contexte où la fraîcheur enfantine veut poindre. *Nevertheless*, un amour de recueil à lire pour soi, à des enfants, puis à ranger avec soin entre un grand atlas et un pot de confiture de fraises.

M. Z.

Robert-Louis Stevenson
Jardin de poèmes enfantins
Circé, 2006, 163 p., Frs 28.20

Science-fiction morale

Question de progrès

CLIFFORD Simak, Roy Lewis, Michael Crichton. Trois auteurs anglo-saxons, trois livres: *Demain les chiens, Pourquoi j'ai mangé mon père, State of fear*, trois réflexions sur l'évolution.

Fils de paysans du Wisconsin, auteur de science-fiction bien connu, Clifford Simak a publié *Demain les chiens* en 1952. Huit histoires que se racontent les chiens à la veillée, leur mythologie. En des temps immémoriaux, un homme, Webster, leur aurait donné la possibilité de parler; mais les hommes ont-ils vraiment existé? Il était une fois les hommes, qui, libérés des contraintes énergétiques par la découverte de l'énergie nucléaire, commencèrent à s'isoler les uns des autres, le reste suivit logiquement. Dès que l'on peut se déplacer en un clin d'œil où bon nous semble, pourquoi habiter encore en ville? Si la médecine nous permet de vivre longtemps, pourquoi nous reproduire? Si l'on découvre sur Jupiter un paradis, pourquoi rester encore sur Terre? Suite à la disparition quasi totale des hommes, la société des chiens domine la planète, une société dans laquelle il est interdit de tuer. Et alors, que se passe-t-il?

Roy Lewis, journaliste anglais, a écrit *Pourquoi j'ai mangé mon père* en 1960. Découvert par le public francophone grâce à Théodore Monod et traduit par Vercors, ce petit roman désopilant met en scène une famille d'hominiens. Edouard, le père, est possédé par le démon de l'invention. Il apprivoise le feu, conquête extraordinaire qui va donner aux anthropopithèques une supériorité évidente sur les animaux. De découvertes en découvertes, parfois mal maîtrisées, les voilà devenus hommes des cavernes. Très vite se pose la question: faut-il partager avec les autres ces découvertes afin que tous progressent ou faut-il les négocier âprement contre soumission et avantages matériels?

Michael Crichton, pondeur de best-sellers bien connu, prend position nettement en faveur du progrès à tout prix dans *State of fear* –le progrès à l'américaine bien sûr. Dans ce roman caricatural, s'opposent un petit groupe d'écologistes (les méchants) et quelques hommes riches beaux, intelligents (les gentils). Et que font donc ces méchants écolos? Afin de prouver le bien-fondé des thèses sur le réchauffement et ses dangers, ils décident de créer des catastrophes naturelles pour éveiller l'opinion publique et obliger le gouvernement américain à signer les accords de Tokyo. Heureusement, ce terrible complot est déjoué à temps et, ouf, nous pouvons continuer tranquillement à voyager en avion, consommer *ad nauseam*, et finir tranquillement nos vies dans l'air pollué, d'où la fumée des cigarettes si toxique a heureusement été bannie, bien au chaud dans nos replis adipeux, nourris de hamburgers, de frites, de snacks et autres sodas.

Trois regards, une foule de questions. Comment évoluer intelligemment? Que faire de nos découvertes? Le progrès améliore-t-il nos vies? Les hommes sont-ils définitivement l'espèce la plus nuisible que la terre ait créée? Aurions-nous avantage à disparaître définitivement? Et ceux qui remettent en question cette marche en avant vers on ne sait quoi sont-ils des doux rêveurs ou d'horribles réactionnaires? Sont-ils comme l'oncle Vania, frère d'Edouard, qui continue à vivre dans les arbres mais aime à se réfugier, les jours de pluie et de froid devant le feu, à l'abri dans la caverne, savourant un gigot de tigre bien rôti?

Finalement, il est intéressant de constater que lorsqu'on s'interroge sur le progrès, il n'y a là que des questions auxquelles il est impossible de répondre sans prendre une position idéologique. Comme le battement de l'aile d'un papillon au Japon, chaque nouveauté engendre cataclysmes et bien-être. Donc? En regardant devant, il n'y a que des questions; en regardant derrière, que de la nostalgie. Heureusement qu'il nous reste maintenant.

A. B. B.

Clifford D. Simak
Demain les chiens
J'ai Lu, 1975, 311p., Frs 9.30

Roy Lewis
Pourquoi j'ai mangé mon père
Babel, 1996, 171p. Frs 11.–

Michael Crichton
Etat d'urgence
Laffont, 2006, 645 p., Frs 43.40

Devoir de souvenir de vacances

Été 2006

Trade mark & corporate identity

Dominique Manotti
Lorraine connection
Rivages, août 2006, 195 p., Frs 33.–

En guise de préambule, sachant que cette honorable publication ne vend pas d'espaces publicitaires à des entreprises globales, on s'excusera de devoir évoquer ici des noms bien réels de compagnies. Du moins au moment de la rédaction de cette chronique, tant il est vrai, les experts autoproclamés ne cessent de nous l'asséner, que le «monde» change.

À défaut d'être un concept opératoire, ou intelligible pour le citoyen lambda, la formule de *«patriotisme économique»* de l'actuel Premier ministre français a rencontré un indéniable succès médiatique. La bataille autour du rachat de l'entreprise sidérurgique *Arcelor* (premier nom cité) par le groupe *Mittal* (second nom cité) illustre la fragilité de ce pseudo-concept. La crise de la sidérurgie ne date pas d'aujourd'hui, notamment en Lorraine, la création dans les années quatre-vingt *d'Arcelor*, avec force subventions de l'État français, en est l'émanation. Le terme de patriotisme économique n'existait pas encore lorsque la région s'est crue soulagée par l'installation sur place, durant la même décennie, avec cette fois force subventions de l'Union européenne, d'un conglomérat industriel coréen (*Daewoo* – d'autres noms suivront….).

Voici peu, l'écrivain et reporter François Bon, auteur jadis du remarqué *Sortie d'usine* (Minuit), avait tenté, dans un livre dont le titre est sans équivoque (*Daewoo*, Fayard), de donner la parole aux divers personnels d'une usine de cette entreprise «lorraine» et largement subventionnée, donc, qui a décidé de mettre si l'on ose dire la clé sous la porte, avec ce que cela suppose de primes pour les uns, de tragédies pour la majorité.

Avec *Lorraine connection*, Dominique Manotti revient sur les lieux. Ancienne prof d'histoire économique, et syndicaliste, le polar est devenu son territoire de dévoilements, de combats. On lui doit notamment une enquête policière sur les conditions de travail et de production dans le quartier parisien de la fripe (*Sombre Sentier*, Seuil, 1995), ou dans les mondes interlopes des courses de chevaux (*A nos chevaux*, Rivages, 1997) et du foot (*Kop*, Rivages, 1998).

Elle s'attaque cette fois à un gros morceau, le fonctionnement et les dysfonctionnements d'une usine, propriété de *Daewoo*, qui fabrique des tubes cathodiques de télévision, le montage final s'effectuant en Pologne. Usine qui est devenue l'unique source d'emplois dans cette vallée dévastée par l'abandon de la sidérurgie locale. Usine qu'il s'agit de faire marcher à moindres coûts, tant sur le plan de la sécurité que sur le plan syndical. Un directeur coréen qui feint de ne pas comprendre la langue française, un directeur opérationnel qui connaît le monde du travail y veilleront.

Avec des phrases courtes, expurgées de métaphores ou de jolies ses stylistiques, des dialogues au plus près des choses, ce roman démonte l'imbroglio qu'a constitué la guerre entre *Daewoo* allié à *Matra* opposés à *Alcatel*, pour le rachat de *Thomson*, récemment privatisé au moment des faits par le gouvernement français.

Les spécialistes de ce genre d'affaires passeront sans doute leur chemin, ils n'ont sans doute pas de temps à perdre. Car, nous avertit l'auteur en exergue, *«ceci est un roman. Tout est vérité, tout est mensonge»*. Les lecteurs ordinaires auront des inquiétudes, des moments d'ennui aussi parfois, mais on oubliera ces derniers, en lisant la relation sous forme de suspense d'une aventure industrielle et financière, qui débute par un accident du travail dans une chaîne de montage, aventure mettant en scène des personnages dont la fonction professionnelle ne correspond pas toujours à celle qui est inscrite sur leur feuille de paye. Et ce d'autant moins que les protagonistes grimpent dans la hiérarchie. Le titre de ce roman, *Lorraine connection*, on le découvrira peu à peu, est hélas parfaitement approprié. *(G. M.)*

Comprendre les médias

Des faits aux commentaires, le passage subtil du discours rapporté à la profession de foi

> Philippe Leuba ne se formalise pas de ces réticences. Il se renseigne sur les chances du bloc bourgeois de conserver la majorité s'il devait être sur la liste. Et il est persuadé que son camp peut gagner seulement s'il présente des candidats clairement profilés. Il dit avoir reçu beaucoup de

Michel Pont, «Les radicaux se méfient d'une candidature de Philippe Leuba», in *24 Heures*, 24 juin 2006, page 21

> Quel que soit le choix des libéraux entre leurs deux ténors, c'est une forte personnalité qui incarnera ce courant de pensée. Au lieu de songer à la défaite, les radicaux devraient s'en réjouir, car c'est de fortes têtes dont le camp bourgeois a besoin pour conserver la majorité. Si

Michel Pont, «Pour de fortes têtes à droite en 2007 au Conseil d'Etat», in *24 Heures*, 24 juin 2006, page 2

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore : trois recettes, dont une de pâtes, et gloire à l'Ennemi

par

COMMENT reconnaître l'Ennemi ? demandait il y a 20 ans le regretté Pierre Desproges. Et bien c'est facile, l'Ennemi est bête : il croit que c'est nous l'Ennemi, alors que c'est lui ! J'en ris encore (1). Mettre en pratique ce savant adage, c'est se rendre compte que l'Ennemi est partout. De surcroît l'Ennemi est immortel, il a toujours été présent. Qui est donc l'Ennemi ? Avec de tels attributs, l'Ennemi ne peut être que Dieu !

J'entends déjà les grenouilles de bénitiers à bouche large me rétorquer que Dieu est tout-puissant, ce qui n'est pas visiblement pas le cas de l'Ennemi (2). Le bientôt regretté Cavanna l'avait fort bien expliqué (3). Dieu ne peut pas être immortel et tout-puissant. S'Il est immortel, Il ne peut pas se suicider et du coup il n'est plus tout-puissant. Réciproquement, s'Il est tout-puissant, Il peut décider d'en finir et cesse d'être immortel. Il doit donc choisir, tout-puissant *ou* immortel. Comme Il est toujours là, c'est qu'Il a choisi. Bref l'Ennemi, c'est Lui.

Mais où se cache l'expression de Dieu ? Dans les couvents, les mosquées et les soucoupes volantes ? Que nenni, Dieu est une sacrée coquine, qui dirait aux barbus d'égorger les glabres, aux glabres d'atomiser les barbus et aux raéliens de cloner Houellebecq. Non, cela n'est pas sérieux. L'expression de Dieu est à chercher dans la natuuuure. Non pas qu'il faille revenir à la science d'avant le XVIIe, mais depuis Maupertuis, les physiciens culs-bénits font une flaque à chaque fois qu'ils découvrent un principe de moindre action : Dieu est flemmard, c'est bien connu. Et ce ne seront pas les thomistes de la rubrique valaisanne qui me contrediront.

Et où se cache l'expression de la nature ? Et bien, si l'on en croit les dogmes de la science contemporaine, dans la sélection naturelle et les gènes.

Prenons deux exemples : la reproduction et l'alimentation (nous sommes dans une chronique art de vivre, pas dans un film d'Alberto Sordi !). Quelle espèce perdrait du temps, de l'énergie et se mettrait en danger face à ses prédateurs pour copuler ? Sans compter le risque de se retrouver avec une progéniture qui gueule, pleure et chie partout. Aucune !

C'est pourquoi Dieu, dans Son immonde bonté, a bricolé nos gènes afin que nous y trouvions du plaisir. Et un plaisir tel que nous vouons d'énormes sacrifices à la parade amoureuse. Le bâton doit s'acheter une grosse bagnole et le réceptacle des hauts talons, porte-jarretelles et toussa. Voilà une mécanique qu'elle bien vaselinée. Imaginez-vous deux secondes les représentants de l'espèce commencer à dire, «Oh ben non alors et pis y a la Starac ce soir», fini l'espèce, circulez y a plus rien à voir !

Il en va de même avec l'alimentation. Manger, quelle horreur ! Déglutir ces trucs dont on ne sait pas d'où ils sortent, qu'il s'agit ensuite de dissoudre à grands coups d'acide chlorhydrique dans notre estomac, sans compter qu'après faut déféquer, quel programme ! Mais si on ne mange pas, on crève. C'est pourquoi Dieu a manipulé nos gènes afin que l'on apprécie les arts de la table, la nourriture et le vin, dont l'ivresse pousse irrémédiablement les convives à célébrer en chansons les exploits de saint Eloi et du curé de Camaret (4).

Ainsi nous mangeons parce que c'est génétique et pour faire plaisir à l'Ennemi.

Comme son nom ne l'indique pas, la vie terrestre a commencé par être marine. C'est pourquoi nous rendrons grâce au senior en consommant moult poiscailles tous les dredis.

1. Une entrée : le foie gras de la mer

C'est ainsi que l'on désigne le foie de lotte, que l'on trouve (ou commande) chez les bons poissonniers. La lotte est dotée d'un foie imposant dont il faut, comme pour les foies d'oie ou de canard, commencer par lui retirer les nerfs.

La recette la plus rapide consiste à faire revenir des tranches de foie de lotte dans une poêle chauffée avec un tout petit filet d'huile d'olive. Saler, poivrer. Lorsque le foie est cuit (environ 5 à 7 minutes), ôter du feu, ajouter de la persillade (ail et persil hachés), couvrir, laisser quelques minutes et servir.

À peine plus long : couper le foie de lotte en dés d'environ 3 cm d'arête (du cube pas du poisson), saler, poivrer et fariner les dés, les faire dorer (toujours de 5 à 7 minutes) dans de l'huile d'olive bien chaude. Finalement, ôter l'huile de cuisson et déglacer les foies avec du vinaigre balsamique. Dresser sur un lit de salade, parsemer de quelques cerneaux de noix et saupoudrer de persil haché.

Il s'agit d'un produit relativement précieux et rare (mais pas hors de prix), c'est pourquoi la cour des grands nous propose des recettes plus gastronomiques, dont celle-ci, qui diffère peu de la précédente, si ce n'est l'ajout de gelée de sauternes.

Fariner les foies de lotte. Saler, poivrer. Mettre à cuire à feu doux dans la poêle pendant une vingtaine de minutes avec un peu d'huile d'olive. Retourner à mi-cuisson. Sortir de la poêle et réserver au chaud. Retirer les excédents de matières grasses. Déglacer au vinaigre de Xérès. Mélanger avec la ciboulette ciselée et une cuillère à dessert de gelée de sauternes. Verser sur les foies et servir avec des toasts chauds.

2. Cochon de saumon

Le saumon et le jambon cru font aussi bon ménage que la carpe et le lapin (quoique cela dépende du lapin). Je vous suggère deux manières de réaliser cette union.

Nous pouvons commencer par confectionner des saltimbocca de saumon. Débiter en gros cubes un filet de saumon dont on aura retiré préalablement les arêtes avec une bruxelloise (si on en pince pour les Belges). Saler-poivrer les cubes, déposer dessus une feuille de sauge, rouler autour une demi-tranche de jambon cru, assurer le tout avec un cure-dent. Comme pour une saltimboc qua, faire dorer le tout à la poêle, servir avec une crème réduite au poivre vert. Ce plat s'accompagne fort bien de petits légumes sautés et d'une timbale de risotto au safran.

Passons maintenant au saumon farci au jambon cru et aux poivrons. Pour une grande tablée, il est préférable d'acheter un saumon entier que l'on farcira de jambon cru en lamelles, de poivrons rouges débités en petits dés et d'un peu de basilic. Cuire le poisson 20 min au four, ou papilloté dans l'aluminium si vous n'avez pas encore réduit votre grill de jardin.

3. Pasta alla bottarga

La bottarga, ou poutargue en France méridionale, est un produit méditerranéen dont l'origine serait sarde. On en trouve assez facilement en Italie, parfois même en supermarché, dans les épiceries fines chez nous et en menhirs sur les marchés de Barcelone.

Il s'agit d'œufs de poissons séchés à même la poche. Cela ne ressemble à rien d'autre (entre le saucisson sec et la boulette de haschisch). Traditionnellement, du moins en Sardaigne, elle est produite à base d'œufs de mulet (le poisson, et non l'âne gris qui n'est pas encore ovipare) et parfois de thon. Le plus difficile dans la recette reste de trouver la bottarga. Selon les puristes, l'erreur à ne pas commettre serait de la râper. Idéalement, il faudrait la débiter en fines lamelles (une sorte de carpaccio) à l'aide d'un couteau économe. Cuire de préférence des spaghetti, des linguines ou des bavettes *al dente*, les assaisonner avec une bonne huile d'olive, les verser dans le plat où repose le carpaccio de bottarga. Mélanger le tout et ajouter un jus de citron vert (attention à l'usage du citron jaune qui doit être utilisé en très petite quantité, car son acidité peut conférer une forte amertume à la bottarga). Saupoudrer de persil, et le tour est joué.

O. M.

(1) Pierre Desproges *Vivons heureux en attendant la mort*, Seuil, 1983

(2) Sinon comment expliquer que la plus puissante armée du Moyen-Orient ne parvienne pas à dégommer une milice de barbus en moins d'un mois de bombardements.

(3) Cavanna, *Les écritures*, Belfond, 1982

(4) Visitez le joli site de l'ensemble paroissial Les Trois Pointes (comprenant les églises de Camaret et de St Eloi à Roscanvel) : http://eglise-breiziroise.cef.fr/ep_camaret/camaret.htm

La cage aux fioles

Le meilleur millésime du siècle !

AVEC les vendanges, c'est la fameuse question de la valeur du millésime qui resurgit. Ainsi, dès que les bulles de gaz carbonique (gaz à effet de serre !) commencent à sortir des cuves en fermentation, vignerons et journalistes, emportés par l'enthousiasme, commencent à parler du millésime avec beaucoup de poésie. Car c'est un véritable art que de décrire le caractère d'une année, en particulier lorsqu'elle s'avère difficile : concilier l'efficacité commerciale et l'honnêteté demande alors un talent certain dans le choix d'un vocabulaire qu'il convient de décoder.

Grandes et moins grandes années

Tout d'abord, la grande année. La récolte, peu abondante, a livré des beaux raisins mûrs et sains. Le fameux *millésime du siècle* sort alors de sa boîte. Cela arrive en moyenne trois fois par décennie. À Bordeaux, vignoble le plus sujet à cette épidémie, on peut citer ainsi depuis vingt-cinq ans les années suivantes : 1982, 1986, 1989, 1990, 1995, 1996, 2000, 2003 et 2005. On peut remarquer une certaine accélération dans les dernières années : cinq millésimes entre 1995 et 2005, soit quasiment une fois sur deux ! L'effet, bien sûr, ne se fait pas attendre : une augmentation importante, voire très importante des prix (parfois plus de 100 %) (1).

Inversement, une à deux fois par décennie, le millésime est désastreux. En France, on trouve 1984 ou 1991 à Bordeaux, 1993 et 2002 dans le nord de la Vallée du Rhône, 1992 et 1994 pour les bourgognes rouges. On entend alors souvent parler *d'année moyenne*. L'hyperbole et l'euphémisme sont appris très tôt dans le milieu de la vigne. Viennent ensuite *les années équilibrées*, privilégiant l'élégance et la finesse à la puissance. Entendez par là que le vin manque en fait de la concentration et de la longueur en bouche des grandes années. Les femmes en sont friandes paraît-il. À l'inverse, *les années viriles,* dotées de tannins puissants et sauvages qui les destinent à la garde, sont à réserver à la classe masculine dont le palais n'a pas été déformé par ces douceurs et ces produits faciles. Elles forment un îlot de résistance à la modernité et à la mondialisation des saveurs édulcorées. Décryptage : le vin sera quasi imbuvable les cinq à dix premières années en raison de son amertume et de son astringence, probablement en raison d'un manque de maturité phénolique (2). Ce déséquilibre s'améliorera avec l'âge, mais il ne donnera jamais la grande bouteille à l'équilibre parfait. À côté des années viriles siègent *les années de fraîcheur*, sans lourdeur alcoolique, des vins qui ne fatiguent pas. On a là affaire à des vins souvent trop acides élaborés à partir de raisins insuffisamment mûrs, d'où la faiblesse du degré alcoolique. L'acidité est un bon conservant, certes, mais il convient néanmoins de boire ces vins rapidement dans la plupart des cas, car leur faiblesse de constitution ne leur permet pas d'espérer vieillir avec grâce.

Et le réchauffement climatique ?

On peut imaginer qu'à l'avenir ces années deviennent de plus en plus rares, changement climatique oblige. Apparaîtront alors des années marquées au contraire par un excès de soleil et une insuffisance en eau. Dans l'esprit du grand public, c'est le soleil et la modération des précipitations qui font la qualité du vin. Ceci n'est pas faux, toutefois, un excès de soleil couplé avec une sécheresse pose également des problèmes : stress hydrique, blocage de maturité, surmaturité, vins à 15° peu acides, etc. 2003 nous montre en avant-première un aperçu de ce que peut donner ce genre de millésime. Pour les rouges, il passe pour une très bonne année et il est vrai que les vins sont charnus et flatteurs, même si nous ne savons pas ce qu'il en adviendra dans une dizaine d'années, tant leur acidité est basse. Pour les blancs, la situation est plus délicate, tant l'acidité est vitale dans leur équilibre. Nous ne doutons pas que des années *ensoleillées ou généreuses* apparaîtront.

Acheter seulement les grandes années ?

Le vigneron a bien évidemment besoin, pour vivre, de vendre toutes ses récoltes, les plus réussies comme les plus difficiles. Dans ce sens, on ne peut qu'encourager les clients à rester fidèle à un vin lorsque le vigneron a fait son possible de son côté pour qu'il soit correct. Ce qui est par contre moins défendable, c'est que les vignerons ne réservent pas la production des cuvées spéciales au prix élevé, bien au-dessus de son prix de revient, aux années qui permettront de justifier un tel prix, soit dans le meilleur des cas, une année sur deux en moyenne (3). Car un vigneron travaillant avec soin et sur la base de rendements modérés un vignoble bien placé parviendra quasiment toujours à réaliser un vin de qualité honorable pouvant être vendu à un prix décent sans que le consommateur ne se sente lésé. On pourrait alors laisser dans les tiroirs les étiquettes brumeuses et parler sans arrière-pensée de la diversité bienheureuse des millésimes.

J. S.

1) Cet effet est moins important dans les vignobles dont la vente n'est pas mondialisée; c'est le cas du vignoble suisse par exemple.

2) Parallèlement à l'augmentation de la teneur en sucre des baies de raisins, se produit un ensemble de transformations physiologiques de la baie qui affecte notamment les précurseurs aromatiques mais aussi les tannins présents dans la peau et les pépins du raisin, rendant ceux-ci moins verts et moins agressifs. C'est ce qu'on appelle la maturation phénolique.

3) Comme c'est le cas pour les millésimés en Champagne et en Porto, même si là aussi la tendance est à une augmentation de la fréquence des années millésimées.

Devoir de souvenir de vacances

Toulouse, juillet 2006

Distinguez-vous: offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau: frs 12.50

Devenir la cité des bulles

De notre envoyé spécial, deux années de suite, à Lausanne (VD)

(Suite de la page 1)

ON ne sait quand cette idée novatrice germa chez les édiles, probablement jaillit-elle de l'imagination fertile du syndic, véritable incubateur de projets grandioses à lui tout seul. La chronologie permet toutefois de reconstituer le processus. Dénuée de salon du livre, affligée d'une presse navrante, équipée d'un théâtre en zone inondable, encombrée d'une chaîne de télévision irrémédiablement provinciale, Lausanne devait se doter de toute urgence d'une plus-value culturelle que le Comptoir parvenait de moins en moins à lui apporter. La crainte de voir Nicolas Bideau rentabiliser la Cinémathèque orienta le dessein modernisateur vers le récit séquentiel en images, alias la bédé.

Il fallait d'abord se débarrasser de la concurrence. Dans la seule Europe francophone, on compte des dizaines de fiestas vouées à la BD, soixante rien que durant l'automne. En Suisse romande, *Bédémania* (Corminbœuf) et *Tramlabulle* (Tramelan) ne représentaient pas vraiment des rivaux crédibles. Il en allait tout différemment du réputé et très ancien *Festival international de Sierre*, dont les Valaisans aimaient à dire qu'il remontait à l'époque romaine (un bas-relief retrouvé lors du percement du tunnel autoroutier de Géronde témoigne d'un évident début de narration iconique).

Une opération de déstabilisation financière, jointe sans doute à une forte pression politique au travers du parti radical et de l'Office national du Tourisme, poussa la Commune de Sierre à couper les vivres à son festival en décembre 2004. Malgré un comité de soutien d'enfer –Jean-Noël Rey (PS/VS) Pierre Kohler (PDC/JU) et Christophe Darbellay (PDC/VS)–, la décision fut maintenue. Immédiatement, de nombreuses villes romandes se portèrent candidates à la succession: Vevey, Yverdon et quelques autres. Comme les éditeurs exigeaient *«des animateurs et des structures professionnels»* avant de s'engager, Lausanne avait évidemment une bonne longueur d'avance, qu'elle affirma de manière cryptée en présentant immédiatement au public ses magistrats affublés des costumes des plus célèbres héros de BD, au milieu des pages du journal officiel vaudois (voir encadré).

Ainsi la ville parvint à tirer son épingle de la meule de paille et put annoncer en février 2005 la création de sa manifestation *«en principe à l'occasion du Festival de la Cité»*. Il avait suffi de quelques journées de séminaire, consacrées à laisser exploser la créativité des créatifs pour que naisse une structure *ad hoc*, joignant la Municipalité, Lausanne-Tourisme et le Développement économique du Commerce lausannois et des Intérêts communs (DECLIC). Quand en avril 2005 fut fondée une *«Fondation lausannoise pour le rayonnement de la BD»*, l'amateur songea immédiatement à *Superdupont* (Lob et Gotlib, dès 1972) et à son *«instrument de mesure du rayonnement de la France à l'étranger»*. Nous étions dans le pastiche. Désopilant.

2005: un festival occulte

Le nom de baptême, BD-FIL, annonçait, par son jeu de mots abscons, le caractère ésotérique de l'événement. Bien peu le perçurent sur le moment. Malgré un temps de préparation très court, les responsables avaient tout de suite lancé l'idée qui allait faire mouche, le truc qui allait marquer les esprits: le festival serait invisible, inaudible et acratopège.

Là où Sierre bloquait toute une (petite) ville, dans une foire au lard de papier, en une ducasse virneuse emportant la population dans l'échauffement des passions, Lausanne allait opposer la froide raison calviniste: ni processions, ni ostentions, le festival devrait se mériter, par une recherche personnelle et ardue dans un décor aussi sévère qu'aride.

On commença par séparer la BD de toute autre activité festive ou culturelle, puis on évacua habilement tout aspect critique ou humoristique de ce média au profit d'une contemplation béate, parfois candide, des splendeurs ignorées du «Septième Art» (pour reprendre la formule audacieuse d'un officiel lors de l'inauguration). De l'immense collection de la Bibliothèque municipale, on se contenta de présenter quelques pièces, peu mises en valeur, assemblées en thématiques vaseuses, sans aucun encouragement pour des recherches sur l'histoire ou l'esthétique de la BD.

Le choix des lieux se révéla stratégique: à l'ombre de la tour Bel-Air, ce serait le Flon, ce *«quartier vivant»*. Rappelons aux Vaudois et aux étrangers ayant toujours évité la ville que cet authentique *trou* urbain est inhabité, désert bien avant la tombée de la nuit, à l'exception du flux et du reflux humain franchissant les portes des boîtes et des cinémas. Le centre géométrique du festival était un parking, qui resta tout au long rempli de ses occupants naturels. La salle Métropole transformée en librairie géante démontra qu'on aurait très bien pu reconvertir cet ancien cinéma en grand magasin. Les caves des entrepôts, réservées aux petits éditeurs, créaient *stricto sensu* une ambiance *underground* qui encourageait leur tendance naturelle à la confidentialité. Les fanzines furent mis littéralement à la rue, bonne préparation à la clandestinité qui les attend.

Les expositions sentaient la récupération, le bricolage avec trois bouts de ficelle (*Fluide Glacial*: un hangar tapissé d'emballages à bulles). L'inévitable concours des jeunes espoirs, un accrochage qui ne coûte rien, apportait une fréquentation faible mais assurée, avec ses visiteurs captifs, par familles entières. En «off», le spectateur pouvait découvrir les dessins de *Saturne*, entièrement réalisés sur des nappes de bistrot. Bref, un côté bric-à-brac dans un décor «journées du patrimoine industriel en péril», dont la halle aux albums d'occasions, véritable marché aux puces post-atomique, incarnait au plus haut point l'esprit. Ne nous attardons pas sur les aspects commerciaux, sinon pour signaler que *«...à titre d'exemple, lors du Festival 2005, Dupuis* [lança] *le nouvel album de Tronchet sur le Festival.»* (dossier de presse 2005) On n'a heureusement déploré aucun blessé.

Dans la vacuité générale, quelques ateliers se singularisèrent, donnant à voir et à comprendre la fabrication d'une BD, il y avait là comme un reste de soucis didactiques aujourd'hui totalement dépassés. De même, le «concert de BD», mis sur pied par Zep, qui rappelait «Du tac au tac», cette émission d'il y a trente ans où les dessinateurs les plus célèbres improvisaient sous l'œil des caméras de l'ORTF, offrait avec son accompagnement musical quelque chose d'intéressant, notion totalement incongrue au milieu d'un festival résolument insipide.

Afin d'ajouter un peu de morale au cadre lugubre et fauché, il fut mené une lutte de tous les instants contre la dédicace sauvage de vieux albums (il semble qu'il y ait là une économie grise, un marché parallèle, à combattre avec énergie). Un dépôt et quelques vigilants vigiles à l'entrée de la librairie empêchèrent que ce *«moment privilégié entre l'auteur et ses lecteurs»* porte sur autre chose que sur des bouquins neufs. *«Suivant la charte de la dédicace, le Festival* [laissait] *chaque auteur gérer ses relations avec le public, que se* [sic] *soit justement par des dédicaces ou par des rencontres plus larges au travers de forums ou d'événements plus personnels.»* (Dossier de presse 2005)

Le bilan fut mitigé: *«Le pari d'un festival en milieu urbain était difficile.»* diagnostiqua le municipal de la Culture, du Sport, du Patrimoine et des Promenades, replaçant Sierre, Barcelone, Angoulême et bien d'autres à leur véritable place: la campagne, la montagne ou la mer. La publication des chiffres officiels, aussi tardive qu'attendue, fit apparaître un déficit de frs 260'000 (pour un budget avoisinant le million, c'est pas mal...); des ventes affolantes, notamment pour certains petits éditeurs qui promirent de ne plus revenir; 4200 billets vendus et 14'000 participants (comptés comment? jambes de visiteurs ou livres achetés?), à comparer avec les 45'000 entrées (dénombrées comment?) que clamait Sierre.

2006: un festival caché

Cette année, les organisateurs sierrois ont ressuscité leur manifestation par un imprévisible virage ultra-gauche, annonçant *«l'évacuation presque totale de tout aspect commercial pour engager la BD dans une démarche multiculturelle»*. Ces néocommunards du Valais central ont tenu parole en organisant en juin 2006 un mini-festival sur le thème «insurrection et BD». À Lausanne, à défaut de faire la révolution, on a débarqué le directeur pour le remplacer par un spécialiste en ingénierie culturelle, passé par Expo.02.

«BD-FIL se veut un festival ouvert à chacun, quels que soient soit son âge ou ses intérêts. Il est un événement tissant de nombreuses passerelles artistiques et culturelles et explorant tous les styles de BD, de la ligne claire au trait contemporain, en passant par le manga, la BD enfantine, fantastique ou, pourquoi pas, érotique.» (dossier de presse 2006) Derrière cette rhétorique creuse se cachait la volonté de poursuivre ce qui avait fait la grandeur de l'édition 2005: la possibilité pour chacun de traverser la ville sans s'apercevoir de l'«événement». Mandat avait été donné à une entreprise de design de concevoir une signalétique imperceptible: panneaux, affiches banderoles, réalisés sous forme de panneaux et de palissades de chantier, se confondaient parfaitement avec l'environnement (tout en restant recyclables, exigence fondamentale de tout acte culturel contemporain).

En effet, l'emplacement n'a pas changé. Quelques lieux ont été abandonnés (Métropole), d'autres ont disparu, les visiteurs du vendredi ont même pu contempler les tyrannosaures mécaniques abattre un immeuble utilisé l'an passé, dans un spectacle digne des meilleures scènes du *Piège diabolique* (Jacobs, 1960). Alors que le premier avait été enterré dans les catacombes du ventre commercial de Lausanne, le deuxième BD-FIL fut dissimulé dans l'ensemble des sites de démolition-reconstruction qui balafrent le quartier.

Un vent de libéralisme a soufflé: des bons pour dédicaces remis à chaque achat pouvaient s'appliquer à de vieux albums. Le concours de l'exposition la plus insignifiante a été relancé, avec les «reliures des albums du journal Tintin 1946-1976» sous vitrine de plexi; l'hommage à Nelson, stade ultime de la mécanisation du dessin et de la mondialisation du gag plat, commercialisé à un prix défiant toute concurrence au format jpg prêt pour le maquettage, se présentait sous la forme de tirages au plotter encore humides qui ne tenaient pas aux murs; une parade du corps des fifres et tambours de Lausanne, censée concélébrer le cinquantième album de la désespérante série *Les Tuniques bleues*, a traversé les rues piétonnes dans l'indifférence générale. Etc.

Logiquement, le festival, s'il veut garder son esprit, devra s'installer en 2007 dans les excavations du M2, avant de se déplacer progressivement, au fil des opérations immobilières qui vont remodeler la vallée du Flon, du côté de Bussigny. Qu'on l'aime ou qu'on le déteste, le côté fête de village marquait le festival de Sierre. À Lausanne, dans la grande tradition de la gestion hiérarchisée de l'espace, les organisateurs placent les arts reconnus sur les sommets, à la Cité (avec tout de même une distribution des scènes qui tient de la loterie) et les fêtes populaires –cuites à la bière, faux carnaval et festival de BD– dans les creux.

M. Sw.

Ce document prouve que l'exécutif lausannois s'est préparé de longue date à la mutation culturelle qui se manifeste aujourd'hui. Abandonnant leurs tenues de fonction au moment même où le festival de Sierre battait de l'aile, les sept élus avaient choisi un nouveau costume pour exprimer leur être profond.

De gauche à droite: le schtroumpf magicien, la fée Clochette, le calife Haroun El Poussah, Corto Maltese à Venise, Felina, Rahane la fille des âges farouches et le chevalier Hubert de la Pâte Feuilletée étaient ainsi apparus dans *24 Heures* (31 décembre 2004). À l'époque, certains avaient parlé de carnaval et de mascarade. On comprend mieux dorénavant la valeur stratégique de ce travestissement.

Une statue au cœur de la ville

Afin de marquer durablement le lien entre Lausanne et la BD, ne conviendrait-il pas d'inscrire dans le cadre urbain une image forte, qui frappe les imaginations et pérennise le festival? Comment affirmer le génie de la culture locale à l'aide d'une allégorie compréhensible par tout un chacun? Quel personnage serait susceptible de marquer cette convergence de la ville et du neuvième art?

Les héros locaux, comme Paul Aroïd, le regretté reporter de *24 Heures*, dessiné par Cosey vers 1972, ou le hibou Pythagore (Derib et Job, même époque) souffrent d'un manque flagrant de notoriété internationale. Une statue de Nelson, le monstre orange de Bertschy, ressemblerait plus à un cône de chantier qu'à autre chose. Non, il faut voir grand.

Seul le maire de Champignac, ce monument de la BD franco-belge, peut revendiquer l'immortalité marmoréenne sur une place lausannoise. Par son éloquence, par sa subtilité politique, par son tempérament, il incarne le mode d'exercice du pouvoir qui prédomine dans la région. Fréquemment honorés depuis 1988 par le grand prix qui porte son nom, les édiles lausannois sauront à n'en pas douter se mobiliser pour cette cause. Gageons que la nouvelle majorité de front populaire, hégémonique à tous les niveaux (notamment intellectuel), saura promouvoir cette idée. *La Distinction* s'engage pour sa part à convoquer les foules chaque année au pied de la statue pour une grandiose cérémonie avec l'environnement (tout en restant recyclables, exigence fondamentale de tout acte culturel contemporain).

Vérité et méthode : “Vorwärts !”

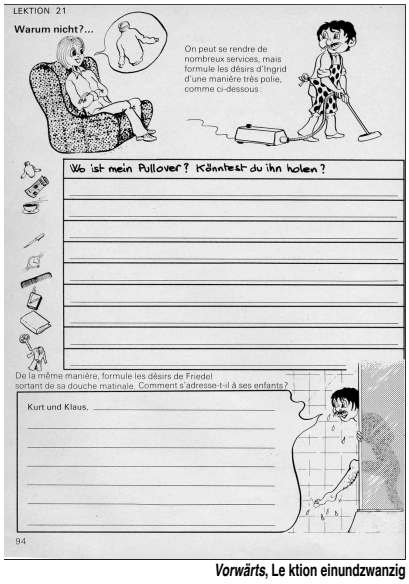
«[…] il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mère cherchait à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cette enfant : elle était blonde et douce comme un agneau ; on ne l'aurait jamais crue Italienne.»

Rousseau, *Les Confessions*, Livre VII

«J'affirme que le refoulement est la principale occupation de la vie.»

Georg Groddeck, *Le Livre du Ça* (1)

De précieux éclaircissements portant à jour la vérité historique, sociale et idéologique de la méthode *Vorwärts* –laquelle *«a sévi de la fin des années 1970 aux années 1990»*– ont été apportés par un «reportage» du *Matin Dimanche* : *«La famille Schaudi. Sur les traces de Hans et Lieselotte»* (20 août 2006, pp. 24-25). On saluera les fines analyses, modestement jaussiennes (2), d'une «enquête» qui pose les jalons historiques des diverses réceptions d'une méthode d'apprentissage de l'allemand *«qui a marqué des générations d'élèves»*. Avec l'appui de témoignages de «personnalités romandes», ces pages savent suggérer les risques inhérents à la reconduction pédagogique de perceptions «stéréotypées» aisément inférables des contenus de la méthode interrogée par l'hebdomadaire dominical. Apprendre à nommer, expérience fondamentale, c'est acquérir une certaine maîtrise des outils linguistiques qui permettront à l'enseigné de se situer au monde. Les nombreux progrès réalisés par les «cultural studies» ou, plus proches de nous, les «études genres» désormais enseignées à l'Université de Lausanne, ont mis en évidence l'importance de la construction discursive des identités. Dès lors, il paraîtra de bon ton (à savoir : juste, vrai et sain) de diagnostiquer que la structure mentale développée par des générations d'enseignés, génériquement concernés par *Vorwärts*, comportent une fâcheuse tendance à modéliser ses perceptions de l'altérité teutonne par le biais sémiotique de clichés que l'humanisme du DFJ (ici synonyme de morale) serait en droit de réprouver. À la suite du témoignage de Pierre Baudet, on mesure en tout cas l'importance de se déprendre du déterminisme perceptif que peut avaliser et reconduire une «méthode stéréotypée» dont la vérité familiale tient en ceci que *«la maman prépare le Schnitzel pendant que le papa lit le journal»*. À l'évidence, la blondeur de la chevelure de Hans et la personnalité piquante de Lieselotte (une brune !) ainsi que la race de Lumpi (le chien, lequel sans être un caniche n'est, par chance, pas un pitbull) sont autant de programmes perceptifs assimilables à des dérives pédagogiques qu'il convient si ce n'est de censurer, du moins d'éclairer par des efforts de rationalisation. Une forme lucide du devoir de mémoire s'est donc imposée : rétablir officiellement la véritable généalogie des Schaudi ainsi que celle du cadastre (ici synonyme d'histoire) de Cadolzburg. On s'en réjouit. Toutefois, si ces efforts tendent à percer la vérité historique et idéologique de *Vorwärts*, on pourrait déplorer que *Le Matin Dimanche* n'ait pas approfondi le versant psychologique (3) de son enquête. C'est que, si «la méthode» (4) est un moyen de faire l'expérience d'une vérité reproductible et que, conséquemment, une méthode «faisant ses preuves» comme on dit, risque de s'enferrer dans le bégaiement vérificateur de sa propre efficacité alors fort peu évolutive, il arrive qu'une méthode soit –à juste titre– suffisamment courageuse pour renoncer au progrès et donner accès au sol immuable de l'appareil psychique des genres féminins et masculins. C'est peut-être le cas de *Vorwärts*. En effet, les diapositives des *Lektionen* proposées par *Vorwärts*, à l'image des séquences des contes de fées sont une méthode pour accéder aux strates inconscientes qui gouvernent notre sexualité et le rythme libidinal de nos vies (civiques, familiales, privées).



***Vorwärts*, Le ktion einundzwanzig**

Il y aura bientôt un siècle, le célèbre directeur de clinique à Baden Baden Georg Groddeck constatait à propos du *Petit Chaperon rouge* et *Hänsel et Gretel* : *«La petite tête rouge sort, curieuse, du manteau du prépuce chaque fois qu'on urine et quand vient l'amour, la même tête rouge se tend vers les fleurs de la prairie, se tient droit sur une jambe comme le champignon* […]. *Du chaperon et du champignon, on passe facilement au nain et à sa capuche* […]. *Dans les deux idées, il y a une résonance du complexe de castration.»* (p. 69, *cf* note 1) La place manque pour expliquer plus clairement la richesse et la précision associative qui traversent le *Livre du Ça*. Néanmoins, forts de ce détour par les contes de fées et Groddeck, retournons à *Vorwärts*. Qu'il nous suffise ici, suivant alors la sélection des «phrases marquantes» retenues par les «personnalités romandes» de nous souvenir de cette étrange *Pelzmütze* offerte à Lieselotte lors du rituel des *Weihnachtsgeschenken* ? et, plus particulièrement, grâce au choix très significatif de David Rhis de : *«Mein bein* [*sic* (5)] *ist gebrochen.»*, énoncé mythique et forestier exprimant la souffrance de l'héroïne de genre féminin Lieselotte. La notion de genre se révèle en l'occurrence peu pertinente et presque superflue, les ellipses des diapositives sont limpides : la jeune fille, prise au creux d'un vallon, devient femme. À l'instar des contes de fées, de la systématicité de leurs symboles, de la récurrence de leurs personnages, les diapositives, vignettes et textes de *Vorwärts*, agencés avec une poétique toute de syncopes, libèrent de profondes vérités. Celles-ci, se répétant à l'infini, forment la texture de nos âmes, comme telle. Le contexte de la leçon *«Mein Bein ist gebrochen»* est innervé de symboles sexuels.

***Le Matin-Dimanche*, 28 août 2006**

Nous nous limiterons au rappel des énoncés qui suivent et nous renoncerons à un commentaire trop minutieux de leur symbolisme patent : *«Wir gehen in den Wald / Pilze sammeln / Hans, Hans ! / Bau, Bau !»* (onomatopée germanique de l'aboiement de Lumpi, à fois chien de chasse rabatteur et Saint-Bernard refoulé, lorsqu'il donne l'alarme). À l'évidence, la leçon *«Mein Bein ist gebrochen»* met en place un univers contrefactuel et pédagogique, partiellement assimilable à un conte de fées. Les lois du vraisemblable sont bafouées : a-t-on déjà vu une vigoureuse noiraude allemande, obnubilée par sa quête de champignons, se casser la jambe dans un bois proche de son domicile ? On est aux portes du merveilleux. Le réalisme réprouve. La morale saluera. Hans a suivi le cours normal de la Nature : il a pris Lieselotte. Qu'il s'agisse d'un viol ou d'un premier rapport sexuel sylvestre relativement normal, la leçon est claire : c'est une leçon de vie. Lieselotte guérit (6), «sa» jambe (qui symbolise aussi le membre de Hans) se répare : l'os cicatrise. Les frayeurs tapies dans la profondeur mythique et initiatique de la forêt de Cadolzburg bénéficient, au final, d'une réparation symbolique. La sauvagerie des peurs et autres désirs indicibles engagés par le complexe de castration et la perte de virginité s'endorment, domestiquées dans un lit d'hôpital, bercées par l'autorité bienveillante du médecin et les sourires du couple Schaudi. C'est ainsi que nos compléments apportés à l'«enquête» du *Matin Dimanche*, permettront que tous se réjouissent : Hans et Liselotte se marièrent et eurent «deux filles».

A. G.

(1) Les références à la pensée de Groddeck et à ce livre proviennent de l'édition Gallimard, coll. Tel, Paris, 1963. La traduction est de L. Jumel. Nous citons en exergue la page 201, plus bas et à dessein la page : 69.

(2) Hans Robert Jauss, 1922-1997, théoricien de l'esthétique de la réception est un des principaux représentants de l'école de Constance dont la notion d'*Erwartungshorizont* est au centre de la théorie. *Le Matin* a le mérite de savoir tirer un parti économique de cette notion d'horizon d'attente.

(3) À cet égard, les lumières de la «psychothérapeute» Rosette Poletti, collaboratrice de l'hebdomadaire, n'auraient pas fait «lâcher prise» au sérieux de l'enquête dont nous synthétisons –puis dépassons– les conclusions. La systématicité aussi opiniâtre que rigoureuse avec laquelle l'éminente «infirmière» fait «prendre conscience» eût peut-être été un apport majeur, au niveau des vécus, par exemple. Il reste que la pensée de Rosette Poletti, associée aux éditions «Jouvence» (dûment citée par l'auteure à chacune de ses interventions) refuserait probablement de suivre les analyses ouvertement sexuelles que nous proposons. Nous en assumons donc le risque et la responsabilité.

(4) Nous faisons ici allusion au livre fondateur de Hans-Georg Gadamer : *Wahrheit und Methode* (1960).

(5) La journaliste du *Matin Dimanche*, transcrivant ses propos en vignette, fait un *lapsus calami* très révélateur : elle se dresse contre l'autorité des lois de l'orthographe allemande, castrant la majuscule pourtant obligatoire.

(6) Sur ce point, la leçon «Im Krankenhaus» mériterait une analyse frontale. Puisse cet article en jeter les bases.

Devoir de souvenir de vacances

Mumpf (AG), été 2005

Les pauvres sortent dans la rue, c'est pour tomber sur le cul(1)

LES pauvres ont des rêves de pauvres : pauvres rêves, pas accessibles pour autant. Le peu qu'ils ont n'est pas garanti à vie ; leur vie non plus d'ailleurs…

E pericoloso bagnarsi

Les *amants du bord de mer*, de Giorgio Scerbanenco, sont deux jeunes Milanais, Duilo, livreur, 19 ans, et Simona, apprentie repasseuse, 16 ans. Tout ce qu'ils veulent, c'est devenir mari et femme, et c'est voir la mer. Pour vivre ensemble, il faudrait gagner suffisamment d'argent ; pour voir la mer, idem. Pour commettre –enfin !– le «péché originel», il s'agirait d'échapper à la surveillance rapprochée de la mère de la fille –car la misère n'exclut pas forcément la moralité.

Puis Duilo perd son boulot… se laisse tenter par le braquage, minable, d'un garagiste… l'affaire tourne mal, le garagiste est armé, tire sur la voiture qui s'enfuit… atteint et tue Simona qui ne verra jamais la mer…

Duilo, désormais mort vivant, dérive jusqu'à la plage. Sa route croise celle d'Eduarda, bourgeoise, à l'existence facile quoique sans grande épaisseur, «moralement lasse». Elle se découvre prête à enfreindre la loi pour repêcher le naufragé, l'assistera suffisamment pour l'empêcher de se suicider, pas assez pour le retenir de se rendre à la police. Quant à elle, ayant découvert le malheur absolu, elle retournera à Milan, des valeurs plus essentielles dans son bagage.

Scerbanenco est un maître du polar spaghetti, c'est qu'il ne lésine pas sur l'encre de seiche, ni sur la compassion envers ceux d'en bas.

Le SDF : Homo habitans comme nous autres

Marc Hatzfeld, sociologue des banlieues, vient de sortir un livre sur les SDF. Laissant les statistiques rassurantes, par ailleurs complètement lacunaires, qui gomment les aspérités individuelles, il a emprunté un «chemin de traverse» pavé de textes, de mythes, de poésie, de romans, à la recherche des «allégories» et des «métaphores» permettant de mieux cerner quels sont ces Autres.

Heidegger : *«Habiter est la manière dont les mortels sont sur terre.» L'homo habitans* marque son environnement ; difficile pour les SDF qui s'évertuent à habiter une ville qui les rejette. Obstinément, ils marquent cette ville de leurs habitudes : trajets quotidiens, petits recoins, bancs publics, espaces inutilisés des gares, transistor, bouquet de fleur, comportements excessifs aussi –beuveries, politesse exagérée ou agressivité des regards– qui témoignent de la détermination désespérée dont ils font preuve pour habiter ces lieux publics, *«faute de pouvoir habiter sans histoire l'ordinaire d'un appartement de ville»*.

Dans les espaces *habités*, les comportements sont facilement comparables à ceux des habitations de tout un chacun, d'où des scènes intimes qui choquent les passants, mais également des civilités surprenantes : invitation à entrer, à boire du rosé, de la vodka, etc., déchaussement rituel avant de rentrer chez soi, comme s'il y avait un seuil – mais s'il y a seuil c'est qu'il y a donc maison… Sans logement, les SDF habitent alors autrement, de manière diffuse, la ville, toute la ville, qu'ils connaissent mieux que quiconque.

Des fantômes qui nous hantent – qui nous habitent

On le sait, quoiqu'aucune statistique fiable n'existe, qu'être SDF n'est pas bon pour la santé : *«Ils ont, en général, quelques années seulement à vivre dans la rue.» «Les SDF nous parlent d'un pays proche mais inaccessible. Ils ont un pied dans la mort, et cette présence sur la ligne de partage leur donne sur les vivants ordinaires un regard terrible.* […] *les odeurs dont ils s'enveloppent et dont ils restent fortement imprégnés malgré lavages et récurages sont un langage qui signale l'imminence de leur mort.»*

Leur absence d'habitat comme de travail relie les SDF avec une autre figure de l'altérité, le voyageur. Le SDF, en déroute, convoque dès lors en nous des règles archaïques, le devoir d'hospitalité due au voyageur ; hospitalité que ceux-ci nous réclament *«au nom d'un droit qui leur vient du fonds des temps»*. Cette exigence de leur part rencontre chez les sédentaires un double sentiment : la crainte de celui qui possède devant celui qui n'a rien, et la nostalgie de celui qui fût, aux lointaines origines, nomade aussi –nomadisme qu'il exprime petitement sous la forme du tourisme sécurisé, et mythe du voyageur que l'on retrouve à l'envi dans la littérature.

Ce mythe du voyageur, le SDF se l'approprie volontiers, et Hatzfeld donne alors un double éclairage : la rupture des SDF est quasi irréversible, bien que souvent accidentelle et fortuite, et le mythe aide à positiver la déchéance ; mais le décrochage de la vie habituelle reste en bonne partie mystérieux, et l'auteur nous dit avoir rencontré *«trop de fortes et fières personnalités parmi les SDF pour nier la part du choix dans leur destin»*.

D'autre part, cette hospitalité, que nous leur octroyons d'ailleurs bien mal –piécettes lâchées, hébergements de secours, hôpitaux, établissements psychiatriques, prisons– ils se doivent de la mériter. De leur point de vue, selon ce qui ressortirait de la déontologie de leur condition, ils se doivent de refuser *«toute compromission avec le travail* [qui] *les ferait choir»* : *«Les SDF ne peuvent solliciter l'hospitalité que dans la mesure où ils dénoncent indéfiniment leur participation à la société.»*

Bienvenue dans nos caravansérails, noble SDF !

«Superflus», «surnuméraires», «inoffensifs», «détachés» du monde, «ils sont, par leur présence transparente, la voix silencieuse qui raconte ce que devient l'humanité aujourd'hui» : toute utilitariste, vouée à l'acte productif exclusivement.

Hatzfeld se risque à des propositions concrètes, un «projet politique d'hospitalité». Contre les trois logiques actuellement à l'œuvre, la psychiatrique, la coercitive, la caritative –trithérapie qui montre son impuissance à amoindrir ce qui est l'un des effets de la politique néolibérale– il propose de prendre les SDF, ces voyageurs, au sérieux, de prendre leur discours comme un discours sensé, de ne pas tenter de leur obliger à réintégrer la sédentarité, mais de leur offrir des types d'habitat *«qui puissent rappeler le caravansérail du voyageur, l'hôtellerie du pèlerin»*, de ne pas les supprimer, mais de *«partager le monde avec eux»*.

C. P.

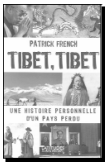
(1) Plume Latraverse, «Les pauvres».

Giorgio Scerbanenco
Les amants du bord de mer
Rivages Noir, 2005, 170 p., Frs 13.90

Marc Hatzfeld
Les dézingués. Parcours de SDF
Autrement, 2006, 172 p., Frs 29.30

Devoir de souvenir de vacances

Été 2005



Patrick French
Tibet, Tibet
Une histoire personnelle d'un pays perdu
Albin Michel, 2005, 343 p., Frs 43.70

Depuis André Gide et son *Retour d'URSS*, on sait que le voyage au paradis terrestre peut avoir des effets ravageurs. De nombreux gauchistes occidentaux, pourtant bardés de références théoriques et de vérités historiques, ont perdu la foi lors de séjours en Chine ou dans ce qu'on appelait alors l'Europe de l'Est. L'idéologie communiste, avec son «mensonge déconcertant», n'explique pas à elle seule le phénomène : parfois le seul écart entre les rêves projetés sur tel ou tel bout de terre et la réalité constatée sur place suffit à faire vaciller les certitudes les plus ancrées.

Patrick French, militant chevronné de la cause tibétaine en Grande-Bretagne, raconte son désenchantement après un long voyage dans le Sud-Ouest de la Chine. Il en est revenu avec des questions plus nombreuses que les réponses qu'il avait emportées avec lui. La présence chinoise au Tibet est-elle si récente, voire si illégitime ? Quel fut le degré réel d'indépendance du Tibet au cours de l'histoire moderne ? La lamacratie est-elle un régime adapté au XXIe siècle, par-delà le respect que l'auteur voue toujours à la personne du super-bonze à lunettes ? Identité nationale, authenticité des symboles, chiffres de population et nombre de victimes, origine sociale du Dalaï-Lama, résistance unanime de la population à l'instauration du système maoïste, crédibilité du gouvernement en exil, situation réelle des habitants à Lhassa et dans l'exil, tous ces aspects sont passés à la moulinette d'une réflexion critique qui épargne rarement les ineptes soutiens occidentaux à la cause du Toit du Monde libre, comme le navrant Larry King (CNN) qui demanda un jour à Sa Sainteté Tenzin Gyatzo ce qu'Elle pensait des cérémonies du millénaire, en tant que dirigeant musulman. On notera au passage que la bouddhophilie hollywoodienne a ses limites, puisque les éditeurs américains s'efforcent d'occulter dans leurs publications la condamnation intransigeante de l'homosexualité plusieurs fois répétée par la Quatorzième Réincarnation du Bouddha de la Compassion.

La tyrannie du régime chinois, les ravages du Grand Bond en Avant et de la Révolution culturelle (avec une insistance très à la mode sur les vices innombrables du Président Mao) ne sont pas pour autant oubliés ou minimisés. Hu Jintao, l'actuel Fils du Ciel, séjournait déjà à Pékin la plupart du temps, alors qu'il portait le titre de secrétaire du parti pour la région autonome du Tibet. Aucun assouplissement n'est à attendre de sa part.

Si French désacralise la Cause, il reste avant tout fidèle à ceux qu'il a pu rencontrer, aux gens qui, indépendamment de leur origine sociale ou ethnique, souffrent des conditions qui leur sont faites, comme cet exilé tibétain, pauvre, timide et silencieux, dont la figure inaugure et clôt le livre, lui qui sans prévenir personne s'immola par leu feu lors d'une manifestation à Delhi en 1998. La conclusion de l'auteur frappe par sa sévérité : *«Après tout ce que j'avais vu et entendu dans la Région autonome du Tibet et dans les territoires limitrophes, je ne pouvais plus voir les choses avec l'indispensable simplicité qu'il faut pour participer à une campagne politique. Je doutais de la possibilité d'un Tibet libre sans une Chine libre.»*

Au pays du yeti comme ailleurs, les traditions et les autorités sont remises en cause. *Le Courrier* du 20 janvier 2006 nous apprenait par exemple que la récente élection de Miss Tibet, tenue à Dharamsala, a été dénoncée par les autorités du gouvernement en exil comme une atteinte aux principes mêmes du bouddhisme. En revanche, le concours fut soutenu par la *Tibetan Women's Association* qui voyait là une occasion *«donnée aux Tibétaines de montrer de quoi elles sont capables»*. Vérité en deçà de l'Himalaya, erreur au-delà… *(C. S.)*

Remonté des archives

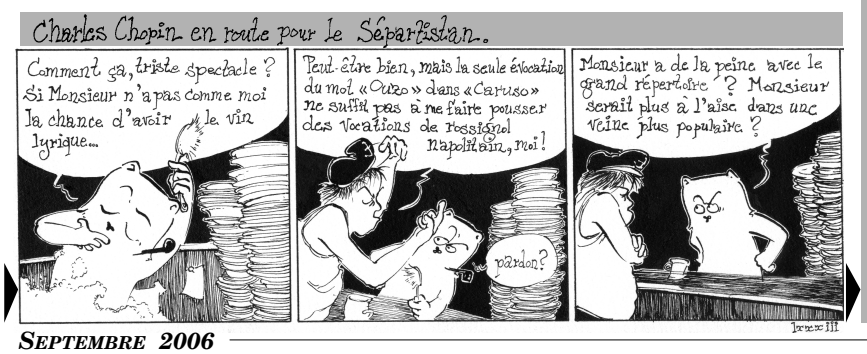
Du temps où l'on croyait encore à l'éternité

…Contre vents et marées, modes et crises, le Comptoir fait mieux que de résister : il se bonifie. Le phénomène échappe à tous les analystes qui procèdent par comparaison avec des manifestations similaires, existantes ou disparues. De fait, cette réussite s'explique par un mélange bien plus délicat qu'il n'y paraît d'ingrédients introuvables ailleurs que dans le pays de Gilles. Cela ne s'exporte ni se copie. (…)

Pour une entrée à 10 francs, le familier comme le néophyte peuvent enfin découvrir mieux qu'un grand magasin géant qui se serait travesti pour une semaine de promotion exceptionnelle.

Bref, le Comptoir démarre plutôt bien. Une année de plus. Confectionné avec application par les organisateurs vaudois depuis des lustres, ce plat extra, vénérable potion magique, produit toujours ses effets. Mais attention ! Les meilleurs cuisiniers peinent à faire valoir leur talent lorsque la vaisselle est par trop ébréchée. Paradoxalement, c'est la superbe de cette cuvée 99 qui nous indique l'imminence du danger. Plus que jamais, la richesse du contenu met cruellement en lumière la misère du contenant.

Georges-Marie Bécherraz, «Le truc qui fait marcher le Comptoir suisse», in *24 Heures*, 11 septembre 1999



90'000 fusillés, 905 exhumés

Emilio Silva et Santiago Macías
Les fosses du franquisme
Calmann-Lévy, 2005, 310 p., Frs 43.50

Le fascisme, s'il s'était prolongé, aurait eu la vengeance tenace. En Espagne, là où il survécut trente ans à la défaite de 1945, ses ravages perdurèrent dans les corps et les mémoires. Aux massacres de la guerre civile, à la sanglante répression qui la suivit bien longtemps après la victoire de la *cruzada*, succédèrent pour les familles républicaines l'opprobre social et le silence des sépultures introuvables, le tout avec le soutien de l'Église, bien entendu. Il y avait les *caidos*, ceux qui étaient tombés, que l'on honorait, et les *rojos*, masse indistincte de leurs assassins.

La vaste élimination à laquelle procédaient les phalangistes lorsqu'ils avaient conquis un bout de territoire n'était pas totalement aveugle: il s'agissait de faire disparaître, évidemment, les responsables et même souvent les simples militants des organisations ouvrières, mais également les cadres de l'État républicain, jusqu'à son plus bas niveau, simples élus, fonctionnaires et tout particulièrement instituteurs laïcs. On n'est pas loin du tri que fit le NKVD parmi les prisonniers de Katyn, en exécutant tout agent potentiel d'un futur rétablissement de l'indépendance polonaise. (Par association d'idées, et même si les chiffres ne sont bien entendu pas comparables, on regrettera l'absence dans cet ouvrage de la moindre mention des morts sans sépultures issus des combats entre républicains, à commencer par les victimes de l'épuration stalinienne.)

Las fosas de Franco (devenu, on ne sait pour quelle obscure raison en français *Les fosses du franquisme*) est paru à Madrid en 2003. Partant de sa propre histoire personnelle, Emilio Silva expose tout d'abord comment les petits-enfants des victimes ont entrepris de rassembler les souvenirs familiaux et de rechercher les sépultures des disparus. Très vite, ils s'aperçoivent que malgré le temps et la peur les traces sont bien présentes: tel paysan avait tenu dans un carnet le décompte des tirs isolés –coups de grâce– qu'il entendait chaque soir après les fusillades, tel autre se refusait obstinément et en toute connaissance de cause à cultiver telle parcelle de ses champs.

Quelques tentatives de mise au jour des charniers avaient été entamées dans les débuts de la démocratisation espagnole, mais n'avaient guère rencontré d'échos: crainte d'un retour au pouvoir de la Phalange? modération de la gauche? volonté d'oublier ce passé qui encombrait la *movida*? Il aura fallu près de vingt ans pour que s'opère cette «réhabilitation» (*recuperacion* ne saurait être ici traduit littéralement) de la mémoire historique, en partant d'une mémoire populaire largement enfouie, qui avait perduré un demi-siècle contre l'histoire officielle et devant s'affirmer contre les calculs politiques de la longue amnésie qui suivit.

Le livre montre que, pour en arriver là, il aura fallu multiplier les actions et les associations régionales, et surtout entreprendre un vaste détour, minutieusement décrit, par l'opinion publique internationale (correspondants des grands journaux étrangers, Service Civil International, haut-commissariat pour les droits de l'homme de l'ONU). On réclama que les spécialistes espagnols de l'identification judiciaire, actifs en Argentine ou Chili, mettent leur savoir-faire en action pour l'histoire locale. Par la suite, les magistrats judiciaires furent mis sous pression médiatique pour participer aux ouvertures des fosses. Dans cet encerclement des institutions, le niveau politique fut le dernier à être atteint. Ce n'est que récemment, sous Aznar, que la question mémorielle est parvenue sur le devant de la scène, forçant par exemple les Cortes à reconnaître *à l'unanimité* la justesse de la cause républicaine et à proclamer la réhabilitation de ses défenseurs. Zapatero, petit-fils de fusillé, a fait déboulonner les statues les plus voyantes de Franco. Il réfléchit également à la transformation du pharaonique tombeau de Franco. Pourtant, le travail n'est de loin pas terminé, puisque www.memoriahistorica.org résumait ainsi la question au mois d'août: «90'000 fusillés, 905 exhumés».

La deuxième partie du livre, due à Santiago Macías, illustre pour chaque province, de l'Andalousie au pays valencien, l'ampleur des exécutions au travers de l'exemple d'un charnier, comme celui des Puits de Caudé, du côté de Teruel, dans lesquels les corps de près d'un millier de républicains ont été entassés après leur mise à mort. *(C. S.)*

Devoir de souvenir de vacances

Frangy (Haute-Savoie), 8 juillet 2006

Nostraramuz et les deux tom(m)es vaudois(es)

Lumières nouvelles sur le 11 septembre

«*Ce quatrième volume en deux tomes fait suite aux trois premiers consacrés au* Journal.» signale Isabelle Rüf dans son compte rendu des deux tomes d'inédits, dont tout un roman, de Ramuz, récemment parus aux éditions Slatkine.

Le bulletin de commande lui-même qui nous a permis de recevoir, comme elle et gratuitement, les 712 pages de cette seconde livraison n'indiquait pas les deux tomes d'un seul volume, mais bien deux volumes, peu importe. Celui qui retrouvera l'un de ces deux volumes jumeaux ou plutôt l'un des deux tomes de ce quatrième volume soit le sixième tome de ses œuvres s'étonnera un jour d'en lire le titre *Premiers écrits*.

Mais l'intérêt de ces deux recueils est tout ailleurs: on y apprend que le 11 juillet 1901 Charles Ferdinand Ramuz écrivait des poésies. Comme si de rien n'était? Va savoir. Certes, on en connaît désormais les incipit à défaut des titres: *Nous allions dans les champs mouillés…*, *Montagne des couchants, forêt multipliée…*, *Trois femmes passaient sur la route…* Mais le contenu de ces textes nous reste néanmoins interdit. Les poèmes de ces premiers écrits ramuziens ne sont en effet pas tous édités, malgré la prétention à livrer des œuvres complètes. L'édition se contente de ne publier qu'une petite partie des 1100 poèmes écrits entre 1894 et 1902. On le regrettera d'autant plus que Cécile Fornerod signale que parfois Ramuz annote ses poèmes de commentaires marginaux et que pour la première fois, en septembre 1901, il se laisse aller à une réaction de satisfaction: *«Ceci, pour la première fois me paraît bon.»* Il y a eu pour Ramuz un avant et un après 11 septembre qui désormais nous interroge.

On se consolera en lisant l'une des nouvelles les plus lestes de la série: «La levrette». Et on ira chercher la réponse dans le roman *La Vie et la Mort de Jean-Daniel Crausaz*. Jean-Daniel Crausaz est dans ce texte le prototype du Vaudois, il vit à Denezens, commune fictive dont aucun commentateur n'a signalé qu'elle se situe exactement entre Denges et Denezy. Jean-Daniel Crausaz serait-il donc le soldat qui rentre chez lui? Ce roman a été entièrement réécrit entre le 9 août et le 2 octobre 1901, les pages rédigées le 11 septembre se situent donc au 33/54 du texte, soit entre le milieu de la page 502 et la fin de la page 508. À 8h48, heure H de l'attentat, Ramuz écrit: *«Je ne t'ai trouvée qu'en moi-même. C'est ainsi que Christophe Colomb découvrit l'Amérique en lui-même avant d'aller la conquérir par-delà les mers.»* Il anticipe donc d'un siècle exactement la fameuse déclaration de Michel Zendali, *«J'ai l'Amérique dans mon cœur.»*

P. P.

C. F. Ramuz
Premiers écrits
Textes inédits 1896 -1903
2 volumes, brochés, 712 p., ISBN 2-05-101995-9, je répète ISBN 2-05-10995-9
Slatkine, 2006, Frs 45.–
[On peut faire signer les exemplaires directement chez le héros, Crausaz Jean-Daniel, ch. de Villardiez 28, 1009 Pully, Crausaz Jean-Daniel, rte de la Poudrière 15, 1700 Fribourg, Crausaz Jean-Daniel, ch. du Chantey 45, 1817 Brent ou Crausaz Jean-Daniel dit Neil, rte de Corcelles 464, 1774 Cousse]

Le Tartuffe moderne, suite

Le président n'avait pas donné son accord

PHOTOS DE VACANCES Les clichés montrant Moritz Leuenberger et son épouse Gret sur une plage d'Oman divise la classe politique. Certains s'estiment choqués. D'autres pas

ANNE DOUSSE
25 avril 2006

Aucune décision pour l'instant. Moritz Leuenberger n'a pas fait hier de commentaire officiel à propos de la publication des photos le montrant, torse nu, les pieds dans l'eau, en compagnie de son épouse Gret, sur une plage de Mascate (Oman). Son porte-parole André Simonazzi

PLAGE D'OMAN Publiées hier dans «Le Matin», les photos de vacances de Moritz Leuenberger font jaser. Photo DR

Sur le même sujet
» L'édito de Peter Rothenbühler
Sur le web
» Moritz Leuenberger
» Pierre Kohler
» Thérèse Meyer

Le Matin, 25 avril 2006

Le Matin, 15 septembre 2006

«Quoi qu'il en soit, l'épisode ne fait que rajouter au malaise exprimé par d'autres membres du gouvernement, avant tout par M. Pascal Couchepin. Ils n'aiment pas le traitement qu'on leur réserve dans les studios. Ils ne veulent pas être traités comme de «simples» président de partis ou secrétaires syndicaux, surtout en période de votation. Faut-il tenir compte de ces frustrations, de ces désirs particuliers? Je pense que oui. Dans les autres pays, les chaînes publiques aménagent des formats spéciaux aux présidents, aux ministres et autres VIP. Pourquoi ne ferait-on pas de même en Suisse?»

Peter Rothenbühler, in *Le Matin*, 13 septembre 2006

Querelle d'experts

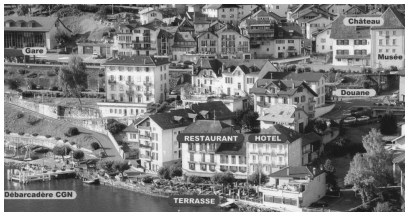
À peine la thèse de la prophétie de C. F. Ramuz connue, le landerneau eschatologique universitaire s'est enflammé. C. F. Ramuz avait-il pu pressentir le drame américain du 11 septembre 2001? La thèse rapportée ci-contre s'appuie sur une lecture de *La Vie et la Mort de Jean-Daniel Crausaz* rapportée à son calendrier d'élaboration selon la chronologie dressée par Roger Francillon (Slatkine, volume IV, 2006, p.404). La seconde rédaction aurait débuté le 9 août 01 pour s'achever le 2 octobre. On peut le vérifier à ces dates dans le journal (Slatkine, volume I, pp.189-210).

Cette information est complètement démentie par un autre expert: Alain Rochat date la seconde rédaction du 3 août au 20 octobre 01 (Pléiade, volume I, 2005, p. LXI). Selon le comput rochatien, la réécriture a duré exactement 79 jours, et le 40e jour après le début est aussi le 40e avant la fin: le centre du processus d'écriture de Ramuz est donc le 11 septembre 01. Puisque le récit commence à la page 413 et se termine au sommet de la page 564, il faut aller chercher le centre à la page 488. À l'heure de l'attentat le 11 septembre 1901, selon le comput rochatien, Ramuz était en train d'écrire: *«Les nuages du ciel, barques insignes, tour à tour atterrissent…»* C'est quand même plus fort que la Sibylle, ou quoi? Dans le calendrier d'Alain Rochat, la capacité prédictive de Ramuz est donc mise en évidence tout autant que dans la chronologie de Roger Francillon, mais qui a raison?

Une commission indépendante de trois experts va être réunie pour trancher la question, elle est composée des deux Valaisans dont on peut lire les noms sur les cartons de couverture de la Bibliothèque de la Pléiade. Le spécialiste de l'eschatologie ramuzienne Jérôme Meizoz, commentateur du récit du roman de destruction massive *Présence de la Mort* de Ramuz, et Jean-Michel Roessli, commentateur des Oracles Sibyllins dans les *Écrits apocryphes chrétiens* parus cette année également. seront réunis par le spécialiste des impostures littéraires qu'est leur ami commun Daniel Rausis. *(P. P.)*

Valais glacé sublime

LA Distinction, *entre information et insignifiance, se dilue dans le café du dimanche matin comme un croissant qui s'y trempe. Un nouveau pas a été franchi depuis que* Le Matin Dimanche *fait l'éloge du gratuit ou la critique du bleu. Désormais, parler de rien et causer du vide pour occuper de l'espace entre deux pubs est un exercice honorable.* La Distinction, *qui ne recule devant rien, le prouve avec la recension d'une revue gratuite distribuée gratuitement.*



Le Bouveret: le château, la douane, le port, la gare, l'hôtel et même la terrasse.

Le Rhône est un fleuve, la Venoge: une pissotière

Qu'il soit admis que le lac, attribué à l'époque romaine à tort à Lausanne et dont l'extrémité est revendiquée depuis par des Genevois à l'hydrologie lacunaire, est valaisan aussi. Le panache genevois n'y change rien. Il n'est que ridicule prétention dans un lac étriqué et en rade, empressé de reprendre son cours. Le lac est valaisan, d'abord. C'est ce que rappelle *Planète de l'info*, la revue du Valais lacustre, tirée en un certain nombre d'exemplaires sur papier glacé, dont le numéro 15 de juin 2006 en nos mains est tombé.

La couverture en ocre criarde est un éloge au jour finissant. Dans un angle, comme une pleine lune, la terre vue d'en haut, barrée du titre *Planète de l'info*, toute de majuscules et de jaune citron hormis le **i** de l'info en casse minuscule, mais capital dans sa tunique rouge pétante. À l'angle opposé, une injonction: «9-37 Découvrez». Le ton martial et la flèche peuvent suggérer une bataille. La Grande Guerre des Gaules aurait-elle vomi en ces terres irisées quelques soubresauts? Il n'en est rien. Il s'agit de paginations, autrement dit de foliotage. *«9-37 Découvrez, à la ligne, Port-Valais, 40-55 Découvrez, à la ligne, Saint-Gingolph.»* Le dirigisme rédactionnel et la graphie injonctive vous laissent le choix de vous attarder ou non sur les publicités à l'humour d'almanach Vermot d'une maison de meubles en pages 38-39, non-numérotées d'ailleurs.

Liaisons obscures

Une flèche, en bas, à gauche, part du 6 et pointe vers le vide. Puis, à la ligne, en lettre de sang «Art & Culture» et enfin de ce jaune criard et acide susdécrit: «Fondation Gianadda». La graphie et la mise en page sont subversives: «Info» à droite, «Art et Culture», à l'extrême gauche. L'observateur attentif ne se laissera pas plus abuser par l'usage quasi subliminal du «et» commercial qui relie mécaniquement en des gerbes à gerber ce qui ne se lie pas: «Les Evouettes & le Bouveret», «Suisse & France», union à propos de laquelle on se demande où les articles s'en sont allés. Pourquoi ne pas écrire «La Suisse & La France», comme on a osé «Les Evouettes & Le Bouveret»? ou alors n'aurait-il pas mieux valu: «Evouettes et Bouveret»? La question n'est pas anodine. On écrit «Le château & Le musée» mais «Art & Culture». Nos pupilles mises en appétit auraient vécu quelques joies enfantines à déchiffrer «Château et Musée» ou «L'art & La culture».

Au centre de la couverture, cet extrême centre cher à Delamuraz, une ellipse mange le haut de la casquette d'un capitaine d'eau douce cher à Delamuraz et une demi-optique d'une paire de jumelle. Un capitaine donc. La main gauche posée sur un appareil de conduite, l'autre sur son pantalon impeccable, repassé le matin même par une épouse dévouée ou une femme de ménage portugaise mais tout aussi dévouée sauf qu'elle contribue à l'affaiblissement de l'AVS en œuvrant au noir, la salope! Le capitaine plonge son regard objectif dans celui du photographe dont le *cheese* attendu se laisse deviner par le sourire contraint du capitaine et de Madame Picon, sa voisine en photogénie.

Les présidentes encadrent le Maire

Marguerite de son prénom, présidente de commune, députée souriante, téléphonant à la page 9 et signant sur ladite page un texte tout en finesse suggestive où le lecteur apprend que **le lac** (en gras dans le texte) fournit *«ce délicieux poisson»*, *«permet aux amoureux de la voile de prendre le large»* et *«fait évidemment la joie des petits et des grands pour les baignades les jours de grande chaleurs»* (évidemment dans le texte). Tant de lucidité laisse pantois. Tout y est: l'intergénérationnel, le rythme des saisons et même les conseils sanitaires. Port Valais, lieu idéal et idyllique, terre de repos de la famille Freysinger mais non d'asile médiatique si l'on en croit les photos parues dans *Le Matin* blême, où le néo-baba, sourire Pepsodent et casquette javanaise, se montrait au second plan.

Revenons à l'ellipse. Aux côtés de Picon, un homme, barbu comme un capitaine, teint impeccable, chevelure parfaitement blanche régulièrement peignée, boc et moustache du même ton, mains jointes sur la cuisse gauche qui croise la cuisse droite dans le même geste pudique que madame Picon, même si celle-ci semble joindre les mains avec moins de conviction que son collègue français. Il est, nous dit-on, maire de Saint-Gingolph, (France), entre parenthèses dans le texte.

Au premier plan, madame la présidente de Saint-Gingolph (Suisse), entre parenthèses dans le texte. Elle a le visage fatigué, la bouche fermée en un rictus que connaissent bien les usagers des sms et autres langages codés par la numérique effusion. La présidente est au premier plan, mais son costume est pâlot comparé à la sombre lumière dégagée par le bleu marin de son collègue en mairie. À moins qu'il ne s'agisse d'un dégradé, voulu par le photographe. Si la présidente a l'air fatiguée, sa plume, qu'elle pointe en page 40, est alerte pour ne pas dire acérée. Chez elle, le diaporama est magnifique, le port petit, la plage modeste mais agréable, les terrasses belles, les filets de perches délicieux, les cygnes majestueux, les mouettes criardes, les poules d'eau agiles, les canards bavards, le village lacustre, les balades pédestres, les randonnées belles.

Soudain, une absence amie

L'édito a été confié à l'ex-chef du service des Chasseurs-Cueilleurs, la toujours et bien nommée grande gueule Narcisse Sepey, qui les renifle sous l'édredon. Texte empreint de rudesse et de la philosophie chatoyante que promettent les heures perdues à l'affût d'un cornu, d'un chasseur, d'un braconnier, quoiqu'il ne m'ait jamais été donné de saisir la différence, si différence il y a.

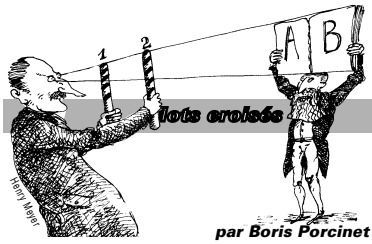
Pas une ligne. Ni souffle, ni chuchotement, pas un pet, ni même une ombre entre deux lignes pour rappeler la destinée de l'ancien premier citoyen du lieu, comptable devenu serviteur de la république du Valais: le ci-devant Claude Roch. Pas une allusion au brillant magistrat, comme si le ministre de la culture des sports et des écoles n'était qu'un poussif et poussiéreux conseiller d'État qui encombre un bureau et agace à l'extrême même le plus patient et dévoué radical. Cette absence criarde est une faute magistrale des concepteurs de la revue, tout comme l'infamante page de publicité en allemand à la gloire d'un vigneron de Salquenen. Double erreur de casting donc.

Bref, une revue d'abondance, remplie de subtiles injonctions, de qualificatifs choisis, d'exclamations dévouées, de suspensions qui disent le suspens, la joie de l'attente, le désir d'en savoir plus. À découvrir d'urgence. Un bain vivifiant dans l'eau du Léman pour ceux que lasse le Valais aux glaciers sublimes. Vivement le numéro 16!

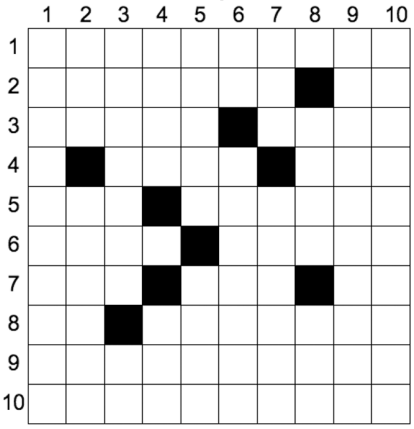
H. K.

Planète de l'info
N° 15, juin 2006, gratuit

Charles Chopin en route pour le Séparatistan...



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Il prend tout sur la gueule, mais pourra-t-il encore courir à Versoix?
2. Grosse bêtise – Veto des U.S.A.
3. A la tête dans le bassin – Les nouvelles en bref.
4. Dans son milieu, il manque de H pour planer – Peut se consommer brut à Lausanne.
5. Paie le sushi – Sortis de la mousse ou mis dans de beaux draps.
6. Agent simple – A un très bon niveau
7. Labiée – 3 sur 5 en sport – Conjonction.
8. Oh! horreur – Oh! surprise.
9. Travailleur temporaire.
10. Elle prépare des pots, mais pas pour les pédales.

De haut en bas

1. Coupe la poire en two.
2. Tube ayant été – Maîtresse pour une nuit incroyable.
3. Producteur d'acide en Jamaïque, notamment – Divinité.
4. Couverture maximale – Tout chose.
5. Humanoïdes associés ou pas – Mais comment pourrait-on passer 20 minutes à lire le Matin (bleu ou orange) sans elle?
6. Compris l'astuce – Benoît veut y voir deux moitiés, jamais deux tiers.
7. Passage à la corde – Éclairci.
8. Bien rempli au ventre ou à la tête – Neuf mois après le deuxième du 6 vertical.
9. Ce qui compte pour lui, c'est le physique.
10. Comme d'habitude.

Devoir de souvenir de week-end

Le signe des IV

Pas besoin de s'appeler Sherlock: c'est bien en pays vaudois... à l'ouest de Morges, après les terrains de foot, la piscine et le cimetière, à moins de 15 mètres du Léman et d'une rivière, à dix mètres précisément de l'embouchure du Boiron. Ceux qui ont bu boivent également aujourd'hui: 4 attablés à l'ombre, oui quatre, munis de boissons fraîches. Il semble qu'ils sont là, les 4, depuis longtemps. Il semble aussi que ces quatre-là resteront à cette table durant tout l'après-midi et plus longtemps sûrement: un écran géant est dressé à deux pas sous une tente militaire (achetée à l'arsenal de Morges qui est à 1 jet de pierre?), et ce n'est très certainement pas pour y contempler la mythique émission *Des chiffres et des lettres*, mais bien pour les parties de foot qui font rage ces temps-ci jusqu'à tard le soir.

Ce «Passage des 4 pèdzes» est bien nommé. Mais cherchez l'erreur...

Le chien! Pas vu le chien! Pas là le chien. Couché ou mort le chien? ***(C. P.)***

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Trentième-et-unième épisode

Résumé des épisodes précédents

Chargé, en compagnie de son collègue Potterat, du service d'ordre lors du défilé de la Première Division, l'inspecteur Not vient d'apercevoir l'agent 10113 de la Gestapo.

Le Mont-sur-Lausanne, jeudi 9 septembre 1937, 15h00

Greta portait une vaste capeline blanche, qui égalait à peine la largeur de ses épaules. De loin, on aurait pu la prendre dans ce sous-bois pour un champignon géant. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle abandonna son officier et se précipita sur moi pour me morigéner, la voix rauque, les yeux plus noirs encore qu'au plus profond de la nuit que nous avions passée ensemble.

– Alors, on joue les cachottiers? On me laisse sans nouvelles alors qu'on n'a pas cessé de faire des rencontres intéressantes, Monsieur Double-Jeu?

– Je n'ai guère eu le temps de te revoir, mais l'enquête n'a pas vraiment progressé, lui répondis-je. Tu es trop pressée, ce n'est pas une compétition sportive…

Puis, comme je commençai à savoir le faire, je décidai d'abattre une carte:

– À moins que la perspective de voir connu le système de codage de la Luftwaffe affole au plus haut point le Reich, ma chère?

Elle blêmit, j'avais vu juste: avant son assassinat, l'espion soviétique avait emporté avec lui des informations qui pouvaient intéresser de nombreuses puissances.

– Walther, mon loulou, tu dois m'aider. Je n'ai plus que trois jours pour réussir ma mission. Retrouve-moi dimanche à minuit là où le cadavre de Winter a été découvert, avec la machine Encrypta: je ne serai pas une ingrate, et la grande Allemagne non plus…

Je savais désormais ce que je devais chercher: ce que Reiss avait emporté avec lui en guise d'assurance-vie venait de prendre la forme d'un appareil de cryptage, sans doute de la taille d'une machine à écrire. Du genre que l'on peut ranger aisément dans une simple mallette…

Je m'apprêtais à tenter d'en savoir davantage quand elle plaça son index sur mes lèvres:

– N'en dis pas plus. Je vois ton ami le zouave qui s'approche, et je ne tiens pas à le rencontrer. Pense à lui demander où il en est avec la cagoule. La cagoule, tu entends? S'il feint d'ignorer de quoi il s'agit, ne le crois pas un instant. Je t'attends dimanche, mon loulou.

***

Tandis qu'elle s'éclipsait d'un pas décidé en direction du vallon et des cantines, le lieutenant-colonel Arroland, en grand uniforme, bottes et culotte de cheval, fit son apparition au détour d'un sentier forestier.

– Ah, cette bergère allemande, ce cœur de Prusse, quel tempérament!

– Vous connaissez Greta?

Une cagoule? En cuir noir, avec un fouet et des bottes cloutées: l'ancien légionnaire avait-il entretenu des rapports sadomasochistes avec la jeune espionne allemande? Lui avait-il fait subir ses fantasmes morbides lors d'un interrogatoire?

– Qui ne connaît la plus belle fleur de la Gestapo? Je l'ai croisée maintes fois. Il faut la voir se démener dans sa roue de fer, quelle musculature! Hier encore, alors qu'elle s'entraînait à la piscine, elle m'a paru passablement inquiète, presque affolée. Il semble bien que son avenir dépende dans une large mesure de la réussite de sa mission, et vous devez détenir les clés de ce succès. Profitez-en pour faire le joli cœur, inspecteur! Subjuguez cette bayadère, cher confrère! Soyez paillard, mon gaillard!

Un solide coup de prothèse dans mes flancs accompagna le propos avant qu'il poursuive.

– Hélas, la fin de la saison des plaisirs approche, et la fermeture de Bellerive ces prochains jours va retirer à cette ville un de ses rares attraits. Quoi de plus pratique qu'un établissement de bains pour lorgner les midinettes et rencontrer ses collègues? Quelle meilleure cachette qu'un solarium pour les hommes de l'ombre?

» À propos, j'étais justement à la plage en train de me livrer à une partie acharnée de ping-pong avec Clara, quand elle m'a raconté que son maquereau plonge de plus en plus profondément dans les abysses de la démence, et la menace des pires sévices si son rendement fléchit. Il faudrait faire quelque chose pour cette brave enfant, qui ne mérite pas ça. Je ne devrais pas vous le dire, mais elle m'a en outre confié qu'elle n'était pas insensible à votre jeunesse, inspecteur…

– Hmm, je vais en toucher deux mots à mon collègue Potterat: il m'a semblé qu'il la connaissait fort bien.

– C'est fort aimable de votre part, mais ne lui parlez pas de moi: j'ai cru ressentir de sa part une certaine animosité. Le gros lard est redoutable, il me suit sans cesse en voiture, et ces derniers jours, je l'ai croisé partout où j'allais. Parfois il se trouvait dans mes lieux de rendez-vous avant moi.

– Quels lieux?

– Des bistrots bien entendu, c'est tout de même notre principal lieu de travail, à nous autres!

– Vous devriez tenter les salons de thé, on y voit rarement l'inspecteur principal…

Tout à trac, il se mit me parler de son second sujet de prédilection, après les bassins de natation:

– Avez-vous, cher confrère, constaté comme moi le nombre effarant de décès que ces simples manœuvres auront entraînés? Un Dewoitine écrasé, plusieurs accidents au sol, divers suicides de recrues, c'est tout de même élevé pour un simulacre de guerre. Sans partager le goût du président du Conseil d'État vaudois pour les jeunes gens, je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de regrettable à voir ces morts stupides s'accumuler alors que la guerre n'a pas encore commencé. Mais il en va sans aucun doute de la folie meurtrière de ce pays, peuplé de domestiques fous, de paysans bestiaux ou de bourgeois stupides, prêts à tout lorsque craque le petit vernis de civilisation dont l'école obligatoire les a recouverts. Leurs crimes sont grotesques et mesquins, ils sont la preuve d'intérêts limités et d'esprits bornés. Outre Sarine, parfois la vengeance d'une vieille dame sort de l'ordinaire, mais jamais par ici. De la sauvagerie, rien que de la sauvagerie. Voyez-vous, le canton de Vaud n'est ni protestant ni catholique, mais bel et bien païen.

Une cagoule? L'étrange Franco-suisse appartenait-il à une secte, avec ses rituels, ses signes secrets et ses cérémonies réservées aux initiés?

Arroland voulut alors savoir où en était notre enquête. Je lui indiquai que nous avions arrêté celle qui avait guidé les assassins, et qu'elle ne semblait décidément pas en mesure de nous renseigner sur ces derniers.

– Je suis au courant: suite à vos télégrammes, Paris m'a informé que Moscou avait recruté ses sicaires dans les milieux russes blancs désireux de rentrer au pays. Une grande agitation doit régner au sein du Guépéou. Il semble bien qu'un autre agent des Soviets se prépare à faire défection. Il nous a fixé un rendez-vous original…

– …À l'Exposition universelle?

– Exact. Vous êtes décidément très fort. L'homme dit s'appeler Prokof (1). Il s'agirait d'un camarade d'enfance de l'agent abattu à Lausanne, ayant suivi la même trajectoire que lui. Averti des intentions de son collègue, Prokof a essayé en vain de le mettre en garde. Ses supérieurs lui ont demandé quelques jours plus tard de liquider Scott. Devant son refus, ils ont dû faire appel à des éléments extérieurs au service, des amateurs en quelque sorte. Il est persuadé que son ami était en quelque sorte placé sous surveillance avant même qu'il ait pris la décision de trahir.

Il insista pour en savoir plus sur les bagages de celui qu'il continuait d'appeler Walter Scott. Je ne risquais rien à lui révéler que la valise ne contenait que le nécessaire habituel pour un voyageur.

– Cessez de jouer au plus malin avec moi, Not! Nous savons de source sûre qu'une petite valoche avait également été déposée à la consigne. Avez-vous posé la question à Renata Steiner?

– Elle n'a pas rencontré Reiss à Lausanne. Elle ignore tout de cette Arlette Derochio, qui aurait passé à l'Hôtel de la Paix peu avant que Rossi et Schüpbach constatent la disparition de la mallette et prennent la fuite.

La colère durcissait son ton et ses traits, j'avais devant moi un Arroland furieux.

– Toujours cette énigmatique Arlette… êtes-vous bien certain de ne pas confondre avec L'Ablette et Yoyo, les deux consœurs de Clara, un peu chapardeuses à l'occasion?

Une cagoule? Je me demandais à cet instant si l'officier d'Etat-Major de Pétain ne se préparait pas, au moyen de cet accessoire indispensable au cambrioleur, à commettre une effraction ou même un meurtre, tant il paraissait prêt à tout pour retrouver la mallette.

***

Nous arrivions en vue du grand chapiteau qui allait abriter les démonstrations radiophoniques du colonel Masson. Nous nous mîmes à regarder plus attentivement autour de nous. Les propos d'Arroland se firent plus anecdotiques.

– Bienvenue à la grande foire du renseignement. Quand des espions se rencontrent, il est plus simple, plus tranquille pour eux d'échanger que de fouiner dans tous les coins, de s'exposer et de prendre des coups. C'est un peu comme pour les journalistes: pas de risque, concurrence atténuée, succès garanti auprès de l'employeur. Mais, évidemment, il y a toujours des affabulateurs, des tricheurs et des menteurs. Ce risque d'intoxication induit la nécessité d'employer des agents pour surveiller nos propres agents. Vous me suivez?

– En partie… Dans le cas présent, qui vous surveille?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Il me suffit de savoir que je suis épié. Mais revenons à vous: vous êtes celui qui sait, ou du moins celui dont les autres croient qu'il sait. Peu importe que cela soit vrai. Vous pouvez profiter de votre positon. Ils vont danser devant vous, présenter des offrandes, vous promettre monts et merveilles: le but attire les rites.

Un silence, une hésitation, il rit tout seul, puis poursuivit:

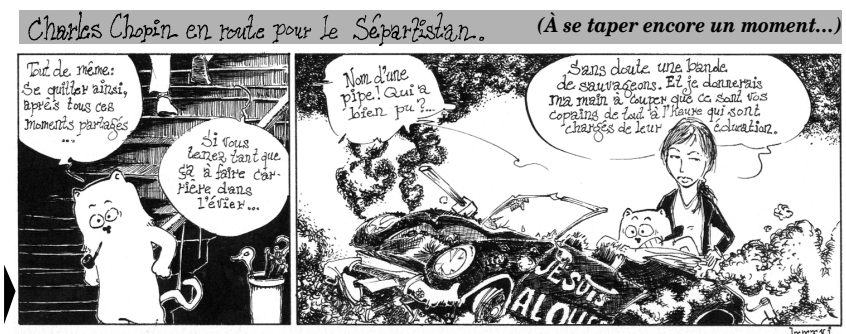
– Vous n'avez pas de lunettes noires. Je vais vous en prêter une paire. Elles sont indispensables pour le petit jeu auquel nous allons nous livrer.

– Une dernière question, Arroland: qu'est-ce que la cagoule?

Un léger tressaillement accompagna sa réponse.

– Il y a des lacunes dans votre vocabulaire français, inspecteur Not: c'est un passe-montagne, le genre d'accessoire indispensable pour passer l'hiver en altitude. Pour l'heure, nous sommes encores en automne et nous nous contenterons de ces lunettes de soleil.

(à suivre)

Parmi les officiers étrangers entourant Giuseppe Motta, président de la Confédération, on reconnaît le maréchal Pétain et, derrière lui, l'agent secret connu sous le nom de Jacques Arroland.

(1) Samuel Ginzberg, alias Prokof, alias Krivitsky, sera officiellement interrogé par la police parisienne en décembre 1937. Voir Walter G. Krivitsky, *Agent de Staline*, Paris, Coopération, 1940. *(N. d.T.)*